

R. L. STINE

Chair de poule®

LE FANTÔME
DÉCAPITÉ



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule.®

LE FANTÔME DÉCAPITÉ

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR NATHALIE VLATAL

Quatrième édition

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE



Stéphanie et moi, nous adorions nous déguiser en fantômes et semer tous les soirs la panique dans le voisinage. Très fières de nos exploits, on s'était surnommées les « Jumelles de la terreur ».

Et personne n'a jamais su qui se cachaient derrière ce duo infernal. Personne.

Car, dans la journée, nous redevenions Stéphanie Alpert et Diane Comack, deux filles de douze ans habitant Falaise-sur-Mer, une petite ville côtière balayée par les embruns. Comme nous ne pouvions pas nous passer l'une de l'autre, certains nous prenaient pour des sœurs... jumelles. Mais, franchement, on se moquait complètement de ce que pouvaient croire les gens ! Il est vrai que, à force de nous fréquenter, nous avons fini par nous ressembler. Nous étions toutes les deux élancées, avec les yeux noisette et les cheveux châtons. Stéphanie paraissait plus grande, surtout quand elle se faisait un chignon. Nos maisons étant situées l'une en face de l'autre,

tous les matins nous marchions ensemble jusqu'à notre collège. Nous allions souvent jusqu'à échanger nos déjeuners, ou plutôt nos éternels sandwiches.

Bref, nous étions deux adolescentes de cinquième tout ce qu'il y a de plus banal.

Sauf en ce qui concernait notre occupation nocturne favorite, lorsque nous jouions aux Jumelles de la terreur.

Alors comment sommes-nous devenues des créatures aussi inquiétantes ? Eh bien, c'est une longue histoire...

L'idée nous vint il y a quelques mois, lors du dernier

Halloween. Aux États-Unis, cette fête dure un soir, la veille de la Toussaint. La coutume veut que les enfants se déguisent en monstres. Ils vont de porte en porte, réclamant un cadeau. S'ils ne l'obtiennent pas, ils menacent de faire peur aux habitants. Bien sûr, ils ne mordent pas, mais tout de même ! Les adultes leur obéissent avec joie et leur offrent la plupart du temps des bonbons.

Stéphanie et moi avions hâte de participer à cette soirée. C'était l'occasion de confectionner notre tenue, et dans le plus grand secret. Il n'était pas question que je voie ce qu'elle avait inventé, et inversement. Le problème, c'est que ma copine avait des idées géniales ! L'année précédente, elle était arrivée chez moi en se dandinant, enfoncée dans une gigantesque boule de papier toilette vert. Vous ne le croirez pas, mais elle se présentait comme une laitue Carnivore !

Alors, pour cet Halloween, j'avais décidé de faire mieux qu'elle, et j'avais dû me surpasser !

Cette soirée était fraîche. La pleine lune brillait dans un ciel dégagé. Les arbres continuaient à perdre leurs feuilles jaunes et rouille.

Dix minutes avant notre rendez-vous, je tournais en rond dans le salon, comme un lion en cage, obsédée par ce qu'avait pu imaginer Stéphanie !

Enfin, dévorée par la curiosité, je n'y tins plus. Je traversai la rue et me postai sous sa fenêtre fermée. Je fis très attention de ne pas être surprise.

Dressée sur la pointe des pieds, je collai mon nez sur le carreau et scrutai l'intérieur de sa chambre. Enfin, je vis mon amie de dos, occupée à terminer son costume. Mais je n'arrivai pas bien à le distinguer dans la pénombre.

Malheureusement, je glissai sur l'herbe humide et Stéphanie se retourna d'un bond, furieuse.

- Dis donc, Diane, tu m'espionnes ! rugit-elle à travers la vitre.

- Je ne t'espionne pas, je fais de la gym, prétextai-je maladroitement.

Elle baissa le store. Je me trouvai honteuse et pas plus avancée.

Tant pis ! Je fonçai à la maison pour revêtir mon déguisement. Lorsque, avant de repartir chez Stéphanie, je voulus le montrer à mes parents, mon père refusa de me regarder plus d'une seconde et demie. Il prétendit que ça le dégoûtait. Quant à maman, elle le trouva super. Quel succès !

Il faut dire que je m'étais donné un mal fou pour devenir une parfaite représentation de la... mort. Comme celle des livres de contes ! Je portais des talons si hauts que je devais dépasser Stéphanie de dix bons centimètres. J'avais acheté une faux en plastique qui faisait plus vraie que nature. Ma cape noire, munie d'un capuchon, était si longue qu'elle traînait sur le sol en ramassant tout sur son passage, comme un râteau. J'avais même dessiné sur le tissu un squelette fluorescent, pour être bien visible dans l'obscurité.

En résumé, j'incarnais l'épouvante à l'état pur ! Ma chevelure était dissimulée sous un masque en caoutchouc qui imitait un crâne. J'avais enduit mon visage d'une crème si blanche qu'il paraissait aussi pâle que de la mie de pain !

J'étais sûre de mon effet et impatiente. Stéphanie allait avoir la frousse de sa vie ! Avec mes faux ongles crochus, je frappai sur le volet rabattu de sa chambre :

- Dépêche-toi, j'ai faim. J'ai envie de bonbons !

Stéphanie ne répondit pas.

Je bouillais d'impatience, arpentant de long en large l'allée qui bordait sa pelouse.

- Stéph ! À quoi tu joues ?

Toujours pas de réponse !

Je râlai et me tournai vers le mur.

C'est alors qu'un animal monstrueux surgit des buissons et me sauta dessus. Ses mâchoires se refermèrent sur ma nuque !



En fait, il ne me mordit pas réellement, je m'étais dégagée à temps.

Maintenant, il grondait et me menaçait en découvrant ses crocs étincelants.

Je bondis en arrière et vis à qui j'avais affaire. Incroyable ! C'était une sorte de chat noir géant couvert d'une épaisse fourrure tout hérissée. Des touffes de poils jaunes sortaient de ses oreilles et des trous de son long nez. Ses dents acérées scintillaient dans la lumière des lampadaires.

Il grogna de nouveau et tendit une patte velue.

- Bonbons... Donne-moi tous tes bonbons !

- Stéphan... Stéphanie ? bredouillai-je.

Je me sentais mal à l'aise. Un tel monstre ne pouvait pas exister, non !

Pourtant, il se précipita encore sur moi et tenta de m'agripper avec ses griffes puissantes ! Une lutte furieuse s'engagea, et, dans la mêlée, j'aperçus soudain le poignet de mon agresseur. Il était orné d'une

montre, et pas n'importe laquelle : celle de Stéphanie ! Je retrouvai instantanément mon calme et déclarai, ironique :

- Oh ! Stéph, ce que tu es effrayante ! Vraiment... Je n'eus pas le temps de finir ma phrase qu'elle se libéra et plongea derrière la haie en me tirant violemment à elle.

- Qu'est-ce que tu fais ? protestai-je. Tu es folle ou quoi ?

Et je compris... Un groupe d'enfants approchait. Dès qu'ils passèrent devant nous, Stéphanie jaillit de notre cachette et poussa un hurlement terrible !

Les pauvres ! Ils s'enfuirent de tous les côtés en appelant au secours. Certains en perdirent même leur sac de friandises.

- Miam-miam ! fit Stéphanie en les ramassant.

- Tu leur as fichu une sacrée trouille, constatai-je en les regardant détalier. C'était génial !

Stéphanie s'esclaffa, de son rire bête et très communicatif, un peu comme le caquètement d'une poule.

- Ça c'était drôle ! Plus drôle que de réclamer des cadeaux stupides !

C'était tellement divertissant que nous passâmes le reste de la soirée à affoler tout ceux qui passaient. On ne récolta pas grand-chose comme cadeau, mais on s'amusa beaucoup.

- Dommage qu'on ne puisse pas recommencer tous les soirs ! regrettai-je, tandis que nous rentrions chez nous.

- On peut, Diane, lança Stéphanie en grimaçant. Réfléchis. Qui nous en empêche ? On n'a pas besoin de Halloween pour ça. Tu vois ce que je veux dire ? Je savais trop bien à quoi elle voulait en venir. Elle leva les bras au ciel et laissa fuser son ricanement de poulet. Il ne me fallut pas longtemps pour être pliée en deux à mon tour.

C'est ainsi que nous décidâmes de rôder dans Falaise-sur-Mer.

Chaque soir nous nous faufilions dehors, le visage recouvert d'un masque. Nous allions coller notre front aux carreaux ou bien nous laissions des empreintes de doigts sur les vitres. Parfois, nous glissions des détritrus dans les boîtes aux lettres !

Quelquefois, tapies derrière les bosquets, nous poussions des cris d'animaux ou gémissions comme des spectres. Stéphanie était particulièrement douée pour imiter le loup-garou. Quant à moi, mes aboiements étaient si aigus que les branches des arbres en remuaient presque.

Les Jumelles de la terreur sillonnaient les chemins, à la recherche de victimes. Et nous avions le choix. Il fallait voir leur tête lorsque nous apparaissions : elles étaient blanches comme des linges !

Le matin, avant de sortir, les enfants passaient le nez dehors, avec précaution, pour vérifier s'il n'y avait pas de danger ! Et en fin d'après-midi, certains n'osaient pas se promener tout seuls.

Contentes de nos prouesses de chipies, nous étions partout. Enfin... presque partout.

Car il y avait un endroit que nous évitions. Il s'agissait d'une imposante demeure en pierre où se produisaient d'étranges phénomènes.

Cette vieille habitation se trouvait à deux cents mètres de notre rue. Elle portait le nom de « Manoir Perché », probablement parce qu'elle était construite sur une colline, au bout de la route de la... Colline. Beaucoup de villes affirment posséder une maison hantée. Mais le Manoir Perché l'était réellement.

Stéphanie et moi pouvons le certifier.

Parce que c'est là que nous avons rencontré... le fantôme décapité !



Le Manoir Perché était la plus importante attraction touristique de Falaise-sur-Mer. Pour être honnête, c'était même la seule !

La mairie l'avait acheté il y a une vingtaine d'années pour le transformer en musée.

Pour le découvrir, il suffisait de suivre les visites qui avaient lieu toutes les heures. Afin d'augmenter le mystère, elles étaient assurées par des employés vêtus d'un uniforme à vous donner la chair de poule ! Ils étaient entièrement habillés de noir : chemise, pantalons, chaussettes, chaussures et gants. En plus, ils racontaient des anecdotes et des aventures macabres qui faisaient froid dans le dos !

Stéphanie et moi raffolions de ce circuit. Et plus particulièrement celui dont s'occupait Otto, notre guide favori.

Il ressemblait à un dauphin, avec ses cent dix kilos et son gros crâne chauve et lisse. Lorsqu'il vous regardait, ses pupilles étroites et inquiétantes vous trans-

perçaient littéralement. Sa voix, qui grondait comme le tonnerre, semblait venir du plus profond de son imposante poitrine.

Même quand il souriait, il vous mettait mal à l'aise ! Parfois, lorsqu'il nous promenait de pièce en pièce, il baissait soudain le ton et se figeait. Les yeux gonflés, prêts à sortir de leurs orbites, il tendait l'index et hurlait :

- Le voi... oi... là... là. Le fantôme !

Sa comédie remportait toujours un succès fou. Les visiteurs devenaient blêmes. Et certains, dont Stéphanie et moi, prenaient des mines horrifiées.

Pourtant, nous étions habituées ! Nous étions venues si souvent que nous aurions très bien pu le remplacer ! À force, nous connaissions les lieux comme notre poche et nous savions exactement où les fantômes étaient censés surgir !

Ce genre d'endroit nous plaisait parce que nous aimions les sensations fortes !

Et le Manoir Perché ne manquait pas d'émotions. Alors vous voulez connaître son histoire ? Eh bien, la voilà...

Il y a deux cents ans, un jeune capitaine de vaisseau, récemment marié, fit bâtir le Manoir Perché pour son épouse Annabelle. Malheureusement, lorsque la construction fut achevée, l'officier de marine reçut un message : il devait rejoindre son navire et prendre la mer. Du coup, la jeune femme emménagea seule dans l'impressionnante maison. Elle fut immédiate-

ment saisie par l'ambiance. Tout était vaste, sinistre, froid, sombre et humide.

Pourtant, elle se résigna à attendre patiemment le retour de son capitaine. Elle restait postée pendant des heures à la fenêtre de sa chambre qui faisait face à la mer.

Mais l'hiver passa, puis le printemps, et l'été. Elle attendit en vain...

Le beau capitaine ne revint jamais. Il avait péri dans un terrible naufrage.

Un an après cette catastrophe, un fantôme fit son apparition au Manoir Perché.

C'était le capitaine ! Il était revenu du royaume de la mort pour retrouver sa bien-aimée.

Chaque nuit, sa silhouette floue arpentait les longs couloirs sinueux. Rongé par la tristesse, il appelait sans cesse son amour :

- Annabelle, Annabelle !

Mais Annabelle ne pouvait pas lui répondre.

En effet, six mois auparavant, trop chagrinée par la fin tragique de son époux, elle avait fait ses bagages et quitté le Manoir Perché en jurant de ne jamais y revenir !

Les années s'écoulèrent. Et les locataires successifs continuèrent d'entendre les lamentations désespérées du revenant : « Annabelle, Annabelle ! »

Il y a environ cent ans, un certain Joseph Craw tomba amoureux du Manoir Perché et l'acheta. Il effectua d'importants travaux de rénovation et s'y installa avec sa femme et ses deux enfants.

Son fils André était un odieux garnement de treize ans. Il éprouvait un malin plaisir à tourmenter les gens, en particulier les serviteurs. Il leur rendait la vie impossible.

Même ses parents ne pouvaient plus le supporter. Il passait ses journées seul, furetant partout, guettant la moindre occasion de faire des méchancetés.

Un jour, il tomba sur une lourde porte en chêne et l'ouvrit. Elle émit un long grincement sinistre.

Prenant son courage à deux mains, André avança et s'arrêta net sur le seuil. Visiblement, cette salle n'était pas habitée. Il n'y avait pas d'autre meuble qu'un guéridon. Une lanterne ancienne, posée dessus, diffusait une clarté pâle et jaune.

« Comme c'est étrange, pensa André. Pourquoi une lanterne brûle-t-elle dans une pièce vide ? »

Il se dirigea vers l'objet et se pencha pour souffler sur la mèche. Soudain, il sentit une présence.

Il se releva et se retrouva face à un... fantôme.

Avec le temps, le capitaine s'était transformé en une créature repoussante. Ses ongles très longs formaient des spirales. Ses dents noircies et fendues dépassaient sur ses lèvres sèches et enflées. Une épaisse barbe blanche recouvrait sa poitrine.

André resta pétrifié.

- Qui... qui... êtes-vous ? bredouilla-t-il.

Le spectre semblait flotter. Il ne prononça pas un mot et considéra le garçon avec haine.

- Mais enfin, qui êtes-vous ? répéta ce dernier. Que me voulez-vous ? Que faites-vous ici ?

N'obtenant pas de réponse, André fit demi-tour pour s'enfuir, mais il sentit une haleine glacée sur sa nuque.

Paniqué, il se rua vers la sortie. Cependant le capitaine fut plus rapide et lui barra le passage.

-Arrêtez, s'il vous plaît ! cria André. Laissez-moi partir.

L'apparition ouvrit une bouche démesurée, aussi sombre qu'un puits sans fond. Et elle murmura dans un bruit de feuilles mortes que l'on piétine :

- Maintenant que tu m'as vu, tu ne pourras plus jamais t'enfuir !

- Non ! Non ! Pitié ! Laissez-moi, implora André, affolé.

Le capitaine ignore ses supplications et répéta :

- Maintenant que tu m'as vu, tu ne pourras plus jamais t'enfuir !

Il posa alors ses mains décharnées sur les épaules d'André, puis il approcha son visage.

Et savez-vous ce qui arriva ?

Le capitaine déclara d'un ton sinistre :

- Tu connais mon secret, petite peste. Je t'observe depuis longtemps. Puisque tu fais perdre la tête aux autres, tu vas perdre la tienne. Tu la retrouveras lorsque je t'aurai pardonné.

Il lâcha le garçon, recula et se mit à tourner sur lui-même de plus en plus vite.

André, étourdi par ce tourbillon, se vit monter, monter. En réalité, seule sa tête s'élevait, tandis que son corps restait au sol.

Le capitaine s'arrêta, la tête d'André dans les mains. Il poussa un rugissement bestial qui fit vibrer les murs. Il la cacha ensuite dans un endroit secret et lança son perpétuel : « Annabelle, Annabelle ».

Puis il disparut pour toujours, comme si avoir puni André l'avait libéré du mauvais sort.

Mais le Manoir Perché ne cessa pas d'être hanté pour autant. André devint le... « fantôme décapité ». Dès le lendemain soir, et toutes les nuits depuis, son

corps errait de la cave au grenier, inspectant le moindre recoin, à la recherche de sa tête !

Otto et les autres guides affirmaient qu'on pouvait l'entendre marcher tandis qu'il fouillait et fouillait encore.

Tout cela était-il vrai ? En tout cas, Stéphanie et moi, nous nous régaliions de ces récits.

Nous avons suivi au moins cent visites ! Le Manoir Perché nous procurait une angoisse trop délicieuse. Délicieuse... enfin, jusqu'à ce que Stéphanie ait eu l'une de ses révélations.

Car, à partir de ce jour, le Manoir n'eut plus rien d'attrayant. Au contraire !



Les ennuis commencèrent, il y a cinq mois, quand Stéphanie se mit à s'ennuyer !

Il était à peu près vingt-deux heures. Comme d'habitude, nous rôdions dans le quartier, cherchant à faire nos mauvaises farces aux enfants.

Nous avions déjà imité le vampire devant la porte de Gloria Jeffer. Ensuite, nous étions allées chez son voisin, Thierry Abel. Nous avions déposé une carcasse de poulet dans sa boîte aux lettres, nous réjouissant à l'avance de sa réaction lorsqu'il sentirait le contact des os !

Après nous avons traversé la rue jusque chez Benoît Fuller, un copain de notre classe. Nous lui avons réservé un traitement spécial.

Il avait une véritable hantise des insectes. Il était donc facile de le faire paniquer. En plus, il dormait avec la fenêtre ouverte, même en hiver.

La tactique était simple. Alors qu'il était plongé dans son sommeil, nous lançâmes des araignées en caout-

chouc sur son oreiller, et nous attendîmes tranquillement, sûres du résultat.

Dès qu'il bougea, les petites bêtes lui chatouillèrent le nez. Il se réveilla et commença à s'affoler. Le pauvre Benoît crut qu'elles étaient vivantes.

Il hurla et tenta de sortir de son lit. Mais il était si nerveux qu'il se prit les pieds dans ses couvertures et se retrouva par terre, entortillé. Il ne nous restait plus qu'à nous féliciter.

On retourna devant mon jardin, près du vieux chêne fendu de haut en bas. Stéphanie se tourna alors vers moi et m'annonça :

- J'ai une proposition géniale à te faire !

- Laquelle ? demandai-je, impatiente.

- Voilà, commença-t-elle, malicieuse. Ça fait un mois qu'on tourne en rond et qu'on embête tout le monde. J'en ai assez, ça m'ennuie !

Connaissant Stéphanie, je savais que lorsqu'elle avait une idée fixe, rien ne pouvait la faire changer d'avis.

- Tu veux qu'on aille dans un autre quartier ? lui proposai-je.

- Non, non. C'est autre chose.

Et elle se mit à tourner autour de l'arbre.

- Il nous faut plus de risque. Un nouveau défi !

- De quel genre ?

- Nos blagues sont trop puériles. D'accord, elles sont efficaces, mais c'est un peu facile. Tu ne trouves pas ?

- Oui, possible. Pourtant, c'est rigolo !

Elle ignore ma remarque et passa sa tête dans la fente du tronc.

- Diane, quel est l'endroit le plus effrayant de Falaise-sur-Mer ?

La devinette n'était pas difficile.

- Le Manoir Perché, évidemment !

- Et pourquoi est-il si impressionnant ?

- À cause des revenants. Et surtout du fantôme décapité !

- Bravo !

Dans cette position, Stéphanie semblait comme... guillotinée.

- Le fantôme décapité ! lança-t-elle d'une voix rauque.

Et elle partit de son grand éclat de rire. Mais au lieu de me communiquer son enthousiasme, cette fois-ci elle m'inquiéta.

- À quoi tu joues ? grondai-je. Tu cherches à m'épouvanter ?

Son visage semblait suspendu dans l'air ! Et elle m'annonça :

- Nous allons fouiller le Manoir Perché !



- Pardon ? laissai-je échapper. De quoi tu parles, Stéphanie ?

- Eh bien, on va suivre une des visites nocturnes et on s'éclipsera.

- Mais... pour quoi faire ?

La frimousse de mon amie rayonna de bonheur :

- Pour dénicher la tête d'André !

Je restai bouche bée :

- Tu plaisantes ou quoi ?

Je passai derrière le chêne, la forçant à changer de position. Sa face réjouie et sans corps commençait à me rendre malade.

- Non, Diane, je ne plaisante pas. Il nous faut du nouveau, du sensationnel... On ne peut pas continuer à jouer comme ça. Ça devient barbant !

- Enfin tu ne crois pas à cette histoire de revenants ? Ce sont juste des légendes. Tu sais bien. Une invention pour touristes !

Stéphanie se rapprocha de moi et me dévisagea :

- Tu sais quoi, Diane ? Je pense que tu meurs de trouille.

- Qui, moi ?

Mes lèvres tremblaient un peu.

Un nuage masqua la lune et le jardin se plongea dans l'obscurité. Un frisson me parcourut la moelle épinière. Je m'emmitouflai dans ma cape et lançai dignement :

- Si tu veux le savoir, je ne crains ni d'abandonner la visite guidée, ni d'explorer le Manoir Perché avec toi. Je pense simplement qu'on perdra notre temps !

- Diane, mais tu grelottes, me taquina-t-elle. Serait-ce de peur ?

- Pas du tout ! Tu vas voir. On y va tout de suite même, si tu veux. Je vais te montrer de quoi je suis capable.

Stéphanie arbora un sourire en coin. Elle leva le menton et imita le loup-garou. C'était son rugissement de victoire.

- Ce sera le coup de maître des Jumelles de la terreur, dit-elle en me tapant dans la main si fort qu'elle faillit me fouler les doigts.

Je me tus jusqu'à ce que nous soyons arrivées à la route de la Colline. Je n'étais pas vraiment effrayée, je ressentais plutôt une appréhension étrange. Comme si un danger nous menaçait.

Nous grimpâmes la pente raide qui menait au Manoir, et nous nous arrêtâmes au bas de l'escalier du perron. La nuit faisait paraître la maison encore plus immense, avec ses trois étages, ses balcons déla-

brés et ses dizaines de fenêtres dont beaucoup avaient leurs volets clos.

Le Manoir Perché était en granit gris foncé alors que les autres constructions de Falaise-sur-Mer étaient toutes en brique rouge ou en béton blanc.

Quand on s'en approchait, j'essayais toujours de ne pas respirer. La couche de moisissure verte, vieille de deux siècles, ne sentait pas la rose !

Tout en haut, la tourelle se détachait sur le ciel aux reflets pourpres. Une gargouille était perchée au sommet. Elle grimaça comme si elle voulait descendre pour nous défier.

Soudain, mes genoux s'entrechoquèrent. La bâtisse venait de se plonger complètement dans le noir, à l'exception d'une applique qui éclairait la façade. Malgré l'heure tardive, les visites continuaient. La dernière avait lieu à dix heures et demie, car les guides prétendaient que c'était le moment propice... pour rencontrer les fantômes.

La porte d'entrée était surmontée d'une inscription gravée dans la pierre : « Si vous pénétrez dans le Manoir Perché, votre vie en sera changée pour... l'éternité. »

J'avais lu cette phrase des centaines de fois, et je l'avais toujours trouvée drôle, comme une sorte de plaisanterie un peu usée. Mais ce soir-là, elle me fit frissonner.

Tout semblait différent !

Stéphanie interrompit mes pensées :

- Dépêche-toi, Diane. On a juste le temps.

Le lourd battant s'ouvrit tout seul. C'était toujours comme ça !

— Alors, tu viens, oui ou non ? s'impatienta Stéphanie en s'engouffrant dans l'antre obscur.

- J'arrive, dis-je, la gorge serrée.

Nous avions à peine franchi le seuil que nous tombâmes nez à nez avec Otto.

- Chouette, chuchota Stéph. Il est de permanence. Il portait un grand chandelier en cuivre.

- Tiens donc, dit-il avec un grand sourire. Voilà Stéphanie et Diane.

Ses pupilles étroites brillaient à la lueur de la flamme.

- Ça a commencé, Otto ? demanda Stéphanie.

- Non, dans cinq minutes, les enfants. Mais, au fait, vous êtes dehors bien tard ! Vos parents le savent ?

- Euh... c'est-à-dire que... c'est plus amusant à cette heure. Hein, Diane ?

Stéphanie me donna un coup de coude dans les côtes.

- Tu as raison ! C'est plus amusant ! confirmai-je. Otto fit semblant de ne pas remarquer notre gêne et nous invita gentiment à le suivre.

Nous traversâmes l'entrée jusqu'au point de contrôle que nous franchîmes sans billet. Nous étions des

clientes si fidèles qu'Otto avait fini par ne plus nous faire payer !

Nous nous dirigeâmes vers le hall d'accueil pour rejoindre les visiteurs, des jeunes pour la plupart. Ce hall était très vaste. Il était totalement vide, mis à part le majestueux escalier en colimaçon planté au centre.

Accrochées aux murs lésardés, des torches diffusaient une lumière orange, vacillante, qui faisait danser nos ombres sur les dalles de marbre.

La maison était équipée de l'électricité, mais Otto affirmait qu'en éclairant ainsi tout le circuit on obtenait une atmosphère bien plus mystérieuse et angoissante !

Otto se plaça devant le groupe et toussota pour attirer notre attention. Il se préparait pour son discours.

Stéphanie me fit un clin d'oeil de connivence, car le guide commençait toujours de la même manière.

- Mesdames et messieurs ! dit-il de sa voix caverneuse. Bienvenue au Manoir Perché. Nous espérons que vous survivrez à cette visite.

Et il nous gratifia d'un ricanement diabolique.

- En 1797, un officier de marine fortuné, le capitaine William P. Bell, se fit bâtir une maison sur la colline dominant Falaise-sur-Mer. L'architecte conçut la plus jolie propriété de cette époque : trois étages, neuf cheminées et trente pièces. Bell espérait s'y installer définitivement et y couler des jours heureux, avec Annabelle, sa jeune et charmante épouse, entouré de sa descendance. Malheureusement pour

lui, le sort en décida autrement. Son rêve ne se réalisa jamais !

Otto marqua une pose que nous attendions Stéphanie et moi. Nous connaissions si bien ses astuces !

- Le capitaine fit naufrage dans une terrible tempête... avant qu'il ait pu passer une seule nuit dans sa splendide demeure. Annabelle l'attendit en vain jusqu'à l'aube. Lorsqu'elle apprit qu'elle était veuve et qu'elle ne reverrait plus son gentil mari, le chagrin la submergea.

Otto baissa le ton :

- Un beau matin, elle quitta le Manoir Perché sans aucune explication. Depuis, ces lieux font l'objet de phénomènes inexplicables.

Il se dirigea vers l'escalier en colimaçon. Les marches craquaient sous ses pas, procurant une drôle d'impression, comme si on les faisait souffrir en montant dessus.

L'assistance impressionnée et muette suivit Otto jusqu'au deuxième étage. Pendant que nous montions, le guide plaisantait, parlant de choses et d'autres ; derrière lui les visiteurs formaient un groupe compact pour se rassurer. Puis Otto se tut. On entendait juste sa respiration un peu haletante.

Il ne reprit la parole que lorsque nous fûmes dans la chambre du capitaine Bell. Les murs étaient recouverts de luxueuses boiseries. Une cheminée colossale faisait face à une grande baie vitrée qui donnait sur la mer.

- Peu de temps après le départ de la jeune veuve,

reprit Otto, les habitants de Falaise-sur-Mer remarquèrent d'étranges apparitions nocturnes. Un homme, dont la silhouette ressemblait à celle du capitaine, se tenait debout toujours à la même place, derrière cette fenêtre. Il agitait une lampe pendant des heures.

À ce moment, Otto leva son chandelier :

- Et par les nuits sans vent, ceux qui tendaient l'oreille pouvaient l'entendre prononcer lentement et tristement...

Il retint sa respiration et chuchota :

- Annabelle, Annabelle !

Et il balançait son chandelier de droite à gauche.

Le public était totalement captivé.

-Mais... ce n'est pas tout, lança Otto dans un souffle.



Tandis que nous le suivions à travers le dédale des pièces du deuxième étage, Otto continuait son récit :

- Le capitaine hanta les lieux pendant cent ans. Les occupants successifs du Manoir Perché essayèrent de se débarrasser de lui par tous les moyens. Rien n'y fit. Il ne voulait pas bouger de chez lui !

Puis Otto raconta la mésaventure d'André. Il expliqua comment le garçon était devenu... le fantôme décapité !

- Le spectre du capitaine s'évanouit dans la nature, ajouta-t-il, et André le remplaça. Ses parents essayèrent de le retrouver. En vain. Le pauvre ne pouvait se montrer à personne. Comment aurait-il pu expliquer que son corps cherchait sa tête ? Mais je n'ai pas fini...

Nous venions de pénétrer dans un grand couloir. La lumière tremblotante des torches plantées à intervalles réguliers faisait briller les cloisons humides.

- Le destin funeste de cet édifice semblait devoir

s'accomplir. Peu de temps après la disparition du jeune André Craw, sa sœur cadette de douze ans, Anna, perdit la raison. Venez, passons dans ses appartements.

C'était l'endroit du Manoir que préférait Stéphanie. La malheureuse Anna collectionnait des poupées en porcelaine par centaines. Toutes ces poupées avaient de longs cheveux blonds, des joues roses et des paupières peintes en bleu.

- Après la disparition de son frère, disais-je, la fille perdit la raison.

Otto parlait de moins en moins fort :

- Pendant quatre-vingts ans, elle resta assise dans son fauteuil à bascule. Juste ici, dans ce coin. Elle jouait avec ses poupées pendant des heures. Elle ne quitta plus jamais cette chambre. Jamais !

Il désigna le siège usé qu'avait occupé Anna pendant si longtemps :

- Elle est morte ici, au milieu de ses chers joujoux. C'était une très vieille femme.

Il traversa la pièce en faisant craquer le parquet sous ses pieds. Il posa son chandelier par terre et s'assit dans le fauteuil qui gémit sous son poids. Je crus qu'il allait passer à travers. Il se balançait doucement, le bois grinçant à chacun de ses mouvements. Nous étions tous fascinés et muets.

- Certains assurent que la pauvre Anna est encore parmi nous, chuchota-t-il. Ils affirment qu'une jeune fille coiffe ses poupées parfois à cette place. Mais... continuons.

Il eut toutes les peines du monde à se relever. Deux personnes vinrent l'aider.

Il grommela un remerciement, et saisit son chandelier. Les gens semblaient de plus en plus tendus, pressentant le sommet du suspense. Otto nous conduisit alors au fond du couloir, vers l'escalier plongé dans les ténèbres !

- Peu après la fin tragique de son fils, Mme Craw devait connaître un destin non moins tragique. Un soir, en descendant ces marches, elle trébucha. Elle perdit l'équilibre et eut tellement peur qu'elle en fit une crise cardiaque et mourut sur le champ !

Otto considérait la rampe, en opinant du chef, la mine accablée. Il jouait cette comédie à chaque fois ! Mais nous n'étions pas venues pour écouter Otto. Je savais que, tôt ou tard, Stéphanie voudrait que l'on se sépare des autres. Je me mis à inspecter les alentours, attendant l'occasion de nous éclipser.

Soudain, je remarquai la présence d'un garçon à l'allure étrange. Il nous observait bizarrement.

« C'est curieux, pensai-je, je ne l'ai pas vu lorsque nous sommes arrivées tout à l'heure. En fait, j'en suis certaine : il n'était pas là au début de la visite. Il n'y avait pas d'enfants, à part Stéph et moi. »

Il avait à peu près notre âge, de longs cheveux blonds bouclés et le visage livide. Il portait un jean et un pull à col roulé gris très foncé, ce qui renforçait sa pâleur.

Je me dirigeai vers Stéphanie qui se tenait à l'écart des visiteurs.

- Tu es prête ? me chuchota-t-elle.

Otto allait rejoindre le premier étage. C'était le moment où jamais de filer en douce.

Seulement, le garçon ne nous quittait pas des yeux. Et ses yeux étaient si durs !

Je me sentais mal. Il fallait que je prévienne mon amie :

- Stéph ! On ne peut pas. Quelqu'un nous espionne.

- Qui ?

- Lui, là-bas, murmurai-je en désignant l'inconnu du menton. Il paraît si bizarre !

Il continuait de nous fixer avec insistance. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il nous voulait ?

- On devrait attendre, Stéph. Ne quittons pas le groupe maintenant.

Mais Stéphanie n'était pas de cet avis.

- On se moque de ce qu'il pense, dit-elle en me tirant par la manche. Allons nous cacher !

Nous nous glissâmes derrière une armoire dont le bois froid suintait d'humidité.

Pendant ce temps, le groupe suivit Otto, en commentant la mort de madame Craw.

Je retins ma respiration. Puis le murmure de la discussion diminua et cessa. Nous étions toutes seules maintenant. Seules à cet étage immense et sinistre. Je me retournai vers Stéphanie et distinguai à peine son visage tant l'éclairage était faible.

- Et maintenant, Stéph ? Qu'est-ce qu'on fait ?

- Maintenant, on va chercher la tête d'André, déclara Stéphanie en se frottant les mains.



Le palier où nous nous trouvions n'avait rien d'engageant. Mon estomac faisait des noeuds et mes jambes avaient du mal à me porter.

Des craquements nous entouraient provenant des plinthes à moitié arrachées, du plafond délabré. La tempête s'était levée et fouettait les baies vitrées.

- Stéph... tu crois vraiment que...

Mais elle était déjà en train d'examiner les lieux, sur la pointe des pieds pour éviter de faire grincer le parquet usé.

- Viens, Diane. Cherchons la tête du fantôme. Qui sait ? Nous allons peut-être la trouver !

- Sans doute ! acquiesçai-je.

En fait j'étais persuadée que nous n'avions aucune chance.

« En admettant que nous y arrivions, pensai-je, à quoi ressemble une tête qui a cent ans ? Et puis, qu'en ferons-nous ? »

Malgré mes hésitations et mon désir de quitter le

Manoir, je suivis Stéphanie. Si j'aimais bien hanter notre quartier, taquiner les autres, je détestais avoir peur !

Soudain je vis Stéphanie se diriger droit vers la Chambre verte. Cette pièce s'appelait ainsi à cause de son papier peint représentant des vignes luxuriantes. Les murs et le plafond étaient recouverts d'un enchevêtrement de feuilles et de grappes.

Comment avait-on pu dormir dans un endroit pareil ? C'était comme si on était prisonnier d'une jungle infranchissable.

Nous restâmes toutes les deux figées sur le pas de la porte, contemplant cette verdure. Nous avions baptisé cet endroit d'un autre nom : « la chambre qui gratte » !

Un jour Otto nous avait raconté ce qui s'y était passé soixante ans auparavant.

Deux invités y avaient passé la nuit. En se réveillant le lendemain, ils avaient constaté que leurs mains étaient pleines de pustules rouges. Les boutons gagnèrent ensuite les membres. Puis le torse ! Et pour finir, ils couvrirent leur corps entier. Les deux hommes ne pouvaient plus arrêter de se gratter.

Des médecins du monde entier vinrent étudier ces éruptions inconnues. Personne ne découvrit quelle était la cause de leurs démangeaisons, ni comment les soigner ! Deux semaines plus tard, les malades guérèrent d'un seul coup.

Le mystère de cette étonnante maladie ne fut jamais percé. Il restait le secret de la « chambre qui gratte ».

C'était du moins ce que certifiaient les guides et il y avait peut-être du vrai dans leur version.

- Allez, Diane, m'encouragea Stéphanie. Il faut faire vite ! Nous n'avons pas beaucoup de temps avant qu'Otto constate notre absence.

Elle se précipita vers le lit, jeta un coup d'oeil en dessous pour commencer son inspection.

- Stéph !... s'il te plaît. Il n'y a aucun fantôme ici. Viens, on s'en va ! la suppliai-je.

Rien à faire, elle était bien décidée à aller au bout de ses recherches.

Résignée, je m'avançai prudemment vers le buffet qui trônait dans un coin, tandis que Stéphanie disparaissait sous le sommier.

- Stéph ?

Au bout de quelques secondes elle refit surface. Quand elle se tourna vers moi, je faillis m'évanouir. Ses joues étaient devenues rouge brique.

- Diane, Diane, balbutia-t-elle. Je... je...

Ses yeux étaient exorbités. Sa bouche, grande ouverte, exprimait la terreur. Elle appliqua ses paumes sur ses tempes.

- Quoi ? Qu'est-ce que tu as ? criai-je en me précipitant sur elle.

- Oh ! c'est horrible. Ça me démange de partout. Je voulus hurler, mais ma voix resta coincée dans ma gorge.

Stéphanie frottait énergiquement son nez, ses lèvres, son front, son menton...

- C'est affreux, gémit-elle. Ça me gratte !

Et elle se frictionna le cuir chevelu si fort que je crus qu'elle allait saigner.

- C'est la gale, Stéph. Rentrons chez nous. Tes parents vont appeler le médecin, et...

Je m'arrêtai net. Stéphanie pouffait de rire. Je reculai.

Elle secoua sa chevelure.

- Mais enfin, Diane, tu ne vas quand même pas croire à tous ces racontars ? Je faisais semblant...

- Je croyais que..., essayai-je de me justifier, vexée comme un pou.

Elle m'appliqua une tape énergique dans le dos :

- Comment tu as pu avaler une blague pareille ?

Je la repoussai un peu brutalement et boudai :

- J'en ai assez de tes plaisanteries stupides. Je ne trouve pas ça drôle. Alors arrête !

Mais elle ne m'écoutait plus. Subjuguée, elle regardait par-dessus mon épaule :

-Diane... Oh ! Je... je... ne peux pas le croire. Elle est... ici. La... la tête du fantôme !

Une fois de plus, je réagis au quart de tour, laissant échapper un cri d'effroi. C'était plus fort que moi. Je fis volte-face à la vitesse de l'éclair. L'index de Stéphanie était pointé dans la direction d'une masse informe et imprécise.

Un tas grisâtre de poussière !

- Je t'ai eue, je t'ai bien eue ! chantonna Stéphanie. Elle ricanait comme une idiote.

Je laissai échapper un grognement et serrai les poings de rage, sans dire un mot. Ma peau devenait brûlante. J'étais en train de rougir.

- C'est vraiment trop facile, se moqua Stéphanie. Tu marches à tous les coups.

- Rejoignons le groupe, grommelai-je, confuse.

- Pas question, Diane. On s'amuse trop. Viens, on continue !

- Non .

Voyant que je ne céderais pas, elle changea de ton :

- Bon, je promets de ne plus te faire de blagues.

Elle leva la main en me montrant sa paume pour me prouver sa sincérité. Devant tant de bonne volonté, j'acceptai de lui emboîter le pas.

Nous empruntâmes l'étroit couloir qui menait à la pièce voisine : la chambre d'André.

Ses affaires étaient restées en l'état depuis le jour funeste où il avait rencontré le capitaine.

Ses jouets poussiéreux avaient cent ans ! Une antique bicyclette en bois était appuyée contre le mur. Un jeu de construction vieillot trônait au milieu de la pièce !

Posée sur un meuble, une lampe à pétrole projetait des ombres jaune orangé sur les murs.

Tous ces objets abandonnés me donnaient des frissons. Fallait-il croire à tous ces revenants ? L'ambiance qui régnait était tellement surnaturelle... Le froid, l'odeur de renfermé et les volets claquant sous les bourrasques n'avaient rien de rassurant.

Stéphanie s'amusa à changer les objets de place. D'abord des quilles en sapin et un tableau dont le noir avait viré au marron. Ensuite des soldats de plomb. Elle s'arrêta enfin et chuchota :

- Diane, tu cherches par là et moi par là

- Tu sais, on ne devrait rien toucher. Les guides l'interdisent formellement.

Elle s'assit sur un tabouret :

- Tu veux trouver la tête oui ou non ? C'est pour ça que nous sommes là... n'est-ce pas ?

Je soupirai, sachant que ce n'était pas la peine de discuter avec elle.

Je me décidai à écarter les rideaux du lit à baldaquin et l'examinai attentivement. « Quand je pense qu'un jeune garçon a dormi là... il y a cent ans », me dis-je, fascinée.

J'essayai d'imaginer André rêvant sur ce gros matelas. Et je me sentis bizarre.

- Dépêche-toi, Diane, ordonna Stéphanie.

Je tâtai les oreillers doux et remplis de plumes. Ils ne cachaient rien.

Je passai la main sur l'édredon qui les recouvrait. Son étoffe matelassée en patchwork gris et brun était encore soyeuse. Je ne découvris rien de suspect non plus. Je me mis à réfléchir, le nez en l'air. Soudain j'entendis un froissement.

L'édredon bougeait !

Je baissai la tête et le vis glisser vers le pied du lit. Je restai clouée, blême, les yeux rivés sur l'étoffe qui se déplaçait toute seule !

- Diane ! râla Stéphanie.

Je me tournai lentement vers elle et la vis debout, tenant les deux coins de... l'édredon ! C'était donc ça ! Je ne pus m'empêcher de pousser un soupir de soulagement.

Elle l'empoigna, le secoua et l'envoya promener à terre. Elle semblait excédée :

- On ne va pas passer la nuit ici ? Tu vois bien qu'il n'y a rien là-dedans. Changeons de pièce.

Stéphanie avait encore réussi à m'effrayer !

Seulement, cette fois-ci, elle n'avait pas remarqué combien j'avais eu peur.

Nous rangeâmes tout ce que nous avions bougé.

- C'est vraiment excitant, lança-t-elle en me souriant. Tu ne trouves pas ?

- Si, si, bien sûr.

J'espérais simplement qu'elle ne s'apercevrait pas que je tremblais encore.

- C'est quand même plus risqué que de lancer des

araignées en caoutchouc à Benoît ! continua-t-elle. Ça me plaît bien d'être ici, si tard, séparée du groupe. Je sens même la présence d'un spectre. Il se cache... tout près.

- Tu... tu crois ? bégayai-je en jetant un rapide coup d'œil circulaire.

Mon regard s'arrêta alors sur une forme ovale !

Elle reposait sur le plancher. Coincée entre le mur et la porte donnant sur le couloir, elle était à moitié dissimulée dans la pénombre.

La tête !

Ce coup-ci il n'y avait aucun doute. Ce n'était ni une blague, ni un mauvais coup de Stéphanie ! Je distinguais nettement un crâne rond et deux orbites aussi profondes que les ténèbres. Elles me dévisageaient. Je saisis le bras de Stéphanie et lui indiquait la chose. Elle l'avait repérée aussi !

Je fus la première à faire un pas vers la chose.
Je perçus un halètement saccadé. Quelqu'un respirait fort, juste derrière moi !

J'étais tellement bouleversée qu'il me fallut deux secondes pour réaliser que c'était Stéphanie.

Sans quitter mon objectif des yeux, je m'avançai. Je me penchai pour m'emparer de la forme, mon cœur bondissant dans ma poitrine.

Les trous caverneux me scrutaient, ronds et tristes. Mes mains étaient agitées de tremblements. J'essayai de soulever cet objet étrange.

Mais il m'échappa et roula sur le sol... droit sur Stéphanie qui laissa échapper un cri d'angoisse.

Dans la lueur blafarde de la lampe à pétrole, je distinguai son expression affolée. La stupéfaction l'avait paralysée.

La masse ronde continua son chemin, buta sur la chaussure de mon amie, avant de s'arrêter à dix cen-

timètres d'elle. Les orbites sans vie étaient à présent tournées vers elle.

- Di... Diane, bredouilla Stéphanie, les paumes pressées sur ses joues. Je ne pensais pas un seul instant que nous la trouverions, je...

Je la rejoignis à grandes enjambées, décidée. « Je vais lui montrer mon courage, pensai-je. Elle va voir que je ne suis pas une trouillarde. »

Je me baissai et m'emparai sans hésiter de la chose. Je la plaçai sous le nez de Stéphanie et la tirai vers la lampe posée sur le meuble.

L'objet était assez lourd. Et plus lisse que je l'avais cru. Les deux orifices étaient très profonds.

Je poussai une exclamation de surprise.



Une boule de bowling ! J'avais déniché une vieille boule en bois, fendillée et écaillée.

- Incroyable, commenta Stéphanie en se tapant sur le front.

Je me souvins des quilles que nous avions remarquées en entrant.

- Elle devait servir à les faire tomber, dis-je doucement.

Stéphanie la saisit et la retourna dans tous les sens.

- Tiens, il n'y a que deux trous, constata-t-elle.

- D'après mon père, les boules de bowling étaient comme ça autrefois. D'ailleurs il se demande où les joueurs plaçaient leur pouce.

La voix grave d'Otto retentit soudain, nous faisant sursauter. Il grondait quelque part au-dessous de nous.

- Il vaudrait mieux qu'on rejoigne les autres, suggéra Stéphanie en replaçant la boule à côté des quilles.

- Pas question, m'exclamai-je.

Ça me plaisait de passer pour la plus courageuse des deux ! Et je ne voulais pas abandonner ce rôle.

- Tu sais, Diane, il se fait tard. Et, finalement, je crois que ce n'est pas ici qu'on rencontrera une apparition ou quoi que ce soit d'autre !

Elle était moins fière tout à coup. C'était à moi de jouer.

- Évidemment, Stéphanie. Nous n'avons fouillé que les pièces que font visiter les guides. Il faut chercher là où ils ne nous emmènent jamais.

Stéphanie plissa le front :

— Tu veux dire...

- Je pense simplement que la cachette doit se trouver dans un endroit où les groupes ne vont pas. Peut-être là-haut. Tout en haut.

Les paupières de Stéphanie s'écartèrent démesurément. Elle n'en revenait pas !

- Quoi, tu veux qu'on monte au troisième étage !

J'acquiesçai :

- Pourquoi pas ? S'il y a vraiment des fantômes, ils doivent certainement se promener sous les toits, non ?

Elle m'observait pour voir si je bluffais. Elle n'en revenait pas que je sois aussi téméraire.

En réalité, je ne l'étais pas du tout. Je voulais juste l'impressionner un peu. Être, pour une fois, la plus audacieuse.

Elle afficha une mine réjouie et déclara, fébrile :

- D'accord, on y va !

Tel est pris qui croyait prendre ! Les Jumelles de la terreur, sensées être braves et courageuses, n'en menaient pas large en se dirigeant vers l'escalier en colimaçon lugubre.

L'accès à l'étage supérieur était barré par un écriteau dont le message était très clair : « Interdit à tous les visiteurs ».

Surmontant notre peur, nous fîmes comme s'il n'existait pas et attaquâmes les premières marches, côte à côte.

La voix d'Otto s'était évanouie quelque part au premier. Je me concentrai sur le grincement du bois pliant sous notre poids et les battements sourds de mon cœur.

Arrivées au troisième étage, nous fûmes accueillies par un air chaud et humide. Sans lanternes ni bougies, nous nous retrouvâmes dans l'obscurité. L'électricité n'avait pas été installée dans cette partie de la maison.

Le seul éclairage provenait d'une fenêtre sans volet située à l'autre bout du couloir. La faible lumière extérieure diffusait un halo irréel, bleuâtre, fantomatique.

- Allons-y, dit Stéphanie en rejetant ses cheveux en arrière.

Il faisait lourd. La sueur se mit à couler sur mon front. Je l'essuyai avec la manche de mon manteau et suivis Stéphanie dans la première salle de droite.

La majestueuse porte était entrouverte. Nous jetâmes un rapide coup d'oeil à l'intérieur.

Je m'habituais peu à peu à cette demi-obscurité. Le rapide tour d'horizon m'apprit que tout était vide. Complètement vide. Aucun signe de vie.

Pas de fantômes non plus !

- E h , Stéph, m'exclamai-je en lui montrant une ouverture étroite. Allons voir ce qu'il y a derrière ! Nous avançâmes à pas lents sur le plancher crasseux. À travers les vitres des grandes fenêtres sales on apercevait la pleine lune briller au-dessus des arbres dénudés.

Le passage donnait sur une chambre plus petite, et plus étouffante encore. Le radiateur était brûlant. Au centre, deux lits très anciens se faisaient face. Il n'y avait rien d'autre.

- Allons voir plus loin, murmura Stéphanie.

Nous entrâmes dans une sorte de lingerie. J'éternuai, plusieurs fois de suite.

- Chut, m'ordonna Stéphanie. Les revenants vont nous repérer.

- Je n'y peux rien, protestai-je. Il y a tellement de poussière.

Sur une table était posée une machine à coudre usée. En avançant, je butai dans un carton. Je me baissai pour fouiller et ne trouvai que des bobines de fil.

- Toutes les chambres semblent communiquer, notai-je en regardant autour de moi.

Décidées à continuer, nous pénétrâmes dans la pièce suivante.

Les volets des fenêtres étaient aux trois quarts fermés. Seul un filet lumineux gris parvenait du dehors.

- On n'y voit vraiment rien là-dedans, constata Stéphanie en me prenant la main. Sortons.

J'allais approuver quand un bruit sourd me fit sursauter.

Stéphanie serra mes doigts avec force :

- C'est toi qui as fait ça, Diane ?

Un autre coup retentit. Plus près de nous cette fois.

- N... non, ce n'est pas moi, bégayai-je.

Et encore un autre, sur le plancher !

- Nous ne sommes pas seules, nota Stéphanie.

Je pris une grande inspiration et lançai d'une voix étouffée :

- Qui est là ?

Stéphanie serrait si fort mes phalanges que je ressentis une violente douleur. Mais je ne réagis pas, trop pétrifiée.

Quelqu'un déambulait à pas feutrés, de la démarche souple des... fantômes.

Un frisson me parcourut le bas de la nuque. Je crispai mes mâchoires pour empêcher mes dents de claquer. Soudain des pupilles jaunes surgirent de l'ombre, semblant voler vers nous.

Il y en avait quatre ! La créature qui nous tournait autour possédait quatre yeux.

Une sorte de gloussement de détresse s'échappa de ma gorge. Je ne pouvais ni avaler ma salive, ni respirer, ni bouger. Je regardais droit devant moi, guettant le moindre bruit.

Deux yeux se dirigèrent sur la gauche, et les deux autres sur la droite. Puis il se multiplièrent. Il y en eut des dizaines !

- Non , nooon, m'écriai-je.

Diaboliques, ils clignotaient, comme s'ils étaient incrustés dans la pierre ! Le parquet en était couvert aussi !

Nous étions cernées.

Ils nous examinaient en silence tandis que nous nous serrions l'une contre l'autre.

Des chats. Nous étions entourées de chats. Nous fûmes soulagées, mais pas pour longtemps.

Un premier miaulement, aigu, déclencha un concert de gémissements et de plaintes. Le vacarme était assourdissant.

L'un des animaux vint se frotter contre ma jambe. Je fis un bond et bousculai Stéphanie qui s'accrocha à moi pour ne pas tomber.

Un autre se pressa contre ma chaussure. Tous miaulaient en même temps.

- Ils doivent être... abandonnés, bafouilla Stéphanie. Si ça se trouve, personne ne monte jamais ici ! Ils doivent avoir faim.

- Je m'en moque. Mais ces yeux jaunes qui bougent, je pense... je pense que... Enfin, je ne sais plus ce que je pense. Ça fait trop peur. Fichons le camp d'ici ! Pour une fois Stéphanie ne résista pas.

Elle m'entraîna vers la sortie. Autour de nous, les bêtes continuaient à gémir et à nous frôler.

Stéphanie trébucha sur l'une d'elles et s'affala de tout son long. Sa chute déclencha une avalanche de cris rauques. Le tintamarre devenait insupportable.

- Ça va ? m'inquiétai-je en l'aidant à se relever.

Nous courûmes jusqu'à la porte et la claquâmes derrière nous. Ce fut le silence ! Enfin !

- Où sommes-nous, maintenant ? murmurai-je.

- Je... je ne sais pas, haleta Stéphanie en restant plaquée contre le mur.

Un rayon de la pleine lune éclairait l'endroit où nous nous étions réfugiées.

- C'est un couloir, annonçai-je à Stéphanie.

Il était exigu, mieux entretenu que les pièces que nous venions de traverser. Il semblait interminable. Devant nous, une lucarne donnait sur un petit balcon servant de toit.

- Peut-être que cette partie est occupée par le personnel du Manoir, suggérai-je. Comme Maurice, le gardien de nuit, ou les responsables du ménage ou encore les guides.

- Viens, supplia Stéphanie. On rejoint Otto et le groupe. On a assez cherché la tête d'André pour aujourd'hui.

- Tu as raison ! Il doit bien y avoir un escalier quelque part. Allons-y !

Je fis quelques pas.

C'est alors que... je sentis les mains de fantômes ! Elles frôlèrent mon épaule, mon cou, mon corps. Les mains invisibles se plaquèrent sur mon visage !

- Ooooh ! Au secours ! gémit Stéphanie.

Les spectres venaient de s'emparer d'elle !

Nous étions pressées de toutes parts. Je sentais le contact de dizaines de mains fines, légères, desséchées comme celles des momies.

Stéphanie se démenait furieusement, essayant de se libérer en donnant des coups à droite et à gauche.

- C'est comme une sorte de filet ! parvint-elle à dire en suffoquant.

Je me protégeais en plaçant mes bras devant ma figure et me tortillais dans tous les sens, pour échapper à cette étreinte qui se resserrait... se resserrait.

Et brusquement je compris : nous n'étions pas prisonnières d'une horde de fantômes. Ce que nous croyions être des mains était des toiles d'araignée. Nous avions simplement traversé un épais rideau de toiles d'araignée. Elles s'étaient abattues sur nous, comme un filet de pêcheur sur des poissons. Et plus nous nous débattions, plus elles nous étouffaient.

- Stéphanie ! criai-je. Ce ne sont que des toiles d'araignée !

Je parvins avec peine à en arracher un gros paquet qui se pressait sur ma gorge.

— Évidemment, dit-elle en se contorsionnant. Tu croyais que c'était quoi ?

- Un fantôme !

- Écoute, ricana-t-elle. Je sais que tu as une sacrée imagination. Mais, si tu te mets à en voir partout, ça risque de nous retarder !

- Je... je...

Je ne sus pas quoi répondre.

J'étais persuadée que Stéphanie avait aussi pensé à des revenants nous encerclant pour nous asphyxier ! Et voilà qu'elle prétendait le contraire. Quelle crâneuse !

Nous étions là, debout dans le noir, entourées par une multitude de fils collants, essayant de les enlever.

- Ça va me gratter pendant des jours ! me plaignis-je.

- Et tu sais quoi ? ajouta Stéphanie. C'est pire que ce que tu crois.

- Ah, oui ?

— À ton avis, qui a fabriqué ces toiles d'araignée ? Il n'y avait pas besoin d'avoir fait Polytechnique pour trouver la réponse : des araignées, bien sûr ! Du coup, je ressentis comme des picotements un peu partout, sur ma joue, mon dos et ma nuque !

« Si ça se trouve, pensai-je angoissée, des araignées se baladent sur moi. Des centaines et des centaines d'araignées ! »

Je rassemblai mes forces et me mis à courir, tirant

derrière moi une longue traîne de toiles blanches et soyeuses. Stéphanie m'emboîta le pas. Nous fonçâmes, arrachant cette masse gluante par poignées.

- Stéph, la prochaine fois que tu as une idée, fais en sorte qu'elle ne soit pas géniale, ironisai-je.

- D'accord, mais filons d'ici.

Nous atteignîmes le bout du couloir, continuant à nous gratter.

Nous étions arrivées à une impasse ! Où se trouvait l'escalier ? Par où pouvions-nous redescendre ?

Je proposai de faire demi-tour jusqu'à un rideau que j'avais remarqué. Nous le soulevâmes et un autre couloir apparut. La lumière vacillante des torches projetait sur le tapis usé des formes imprécises ressemblant à celles d'animaux rampants.

-Allons-y, ordonnai-je en tirant Stéphanie par la manche. Nous n'avons pas d'autre solution.

Nous courûmes côte à côte.

Les flammes tremblotaient sur notre passage. Nos ombres s'allongeaient devant nous, comme si elles voulaient arriver les premières à l'escalier que nous cherchions désespérément.

Soudain, un éclat de rire retentit et nous arrêta dans notre course.

- Qui est-ce ? chuchota Stéphanie.

Elle respirait très fort.

Nous tendîmes l'oreille. Des clameurs venaient de derrière une cloison toute proche.

Je ne pouvais pas comprendre ce qui se disait. Des hommes parlaient, des femmes riaient.

- Ça y est, fis-je, soulagée. Nous avons rejoint le groupe.

- Tu penses ? Je croyais que le troisième étage était interdit aux visiteurs, dit Stéph.

- Ils ont peut-être fait une exception. Allons voir. Les éclats de voix filtraient sous une porte. Nous nous approchâmes quand même avec précaution, attentives au moindre son.

La réunion était animée. Les gens bavardaient gaie-ment et semblaient bien s'amuser.

- On dirait une fête, murmurai-je. Ça doit être la fin de la visite. C'est tout !

- Dépêche-toi, Diane. Rejoignons-les.

- J'espère qu'Otto ne va pas nous demander d'où nous venons !

Je tournai la poignée, et poussai la porte.

Nous fîmes un pas à l'intérieur.

Et la surprise nous coupa le souffle !

La pièce était vide. Et terriblement inquiétante.

- Mais où sont-ils passés ? s'écria Stéphanie.
Qu'est-ce que ça veut dire ?

Nous avançâmes. Le parquet craqua, sous notre poids.

- Je n'y comprends rien, poursuivit Stéphanie, interloquée. On a entendu des voix, n'est-ce pas ?

- Oui, les gens discutaient et riaient. On aurait vraiment dit une soirée.

- Et même une grande soirée, ajouta-t-elle en scrutant la pénombre.

J'étais sur le point de défaillir :

- Stéph, je pense qu'il n'y avait... personne.

Elle se tourna vers moi, stupéfaite :

- Pardon ?

- Il n'y avait personne. C'étaient des revenants. Et ils ont disparu quand nous sommes entrées. Je... je peux sentir leur présence.

- Quoi ? Ils ont di... di... disp... paru quand on a

ouvert ? bégaya-t-elle, terrifiée. Comment ça, tu... tu les sens ?

À ce moment, un vent glacé souffla dans la pièce. Il souleva mes cheveux me faisant grelotter. Stéphanie entoura sa poitrine de ses bras.

- Brrr..., dit-elle. Tu as senti ce blizzard ? Pourtant la fenêtre est fermée. Pourquoi fait-il aussi froid tout à coup ?

Elle frissonna.

- Et si on n'était pas seules ? murmura-t-elle.

— C'est possible, mais... ça voudrait dire qu'on a interrompu une petite fête !

Nous restions là, sans bouger, transies par ce vent venu on ne sait d'où.

« Un fantôme se tient peut-être là, tout près, pensai-je. Ils sont peut-être rassemblés autour de nous, à nous observer, se préparant à nous entraîner dans leur monde ! »

- Stéphanie, chuchotai-je. Et si nous avions vraiment gâché leur réception en pénétrant dans leur tanière ? Stéphanie eut du mal à avaler sa salive et ne répondit pas !

Le jeune André avait-il rencontré le capitaine ici ? Dans la chambre où nous nous trouvions ?

- Stéphanie, nous devrions déguerpir. Maintenant ! Je ne désirais qu'une chose : m'enfuir ! Sortir du Manoir Perché et me retrouver bien au chaud chez moi. Là où il n'y avait pas de spectres !

Nous fîmes demi-tour avec précaution. Les fantômes allaient-ils nous empêcher de partir ?

Nous progressions à tâtons vers le couloir. Une fois que nous eûmes passé la porte, je la verrouillai soigneusement derrière nous.

Nous détalâmes comme des lapins. Mais nous n'étions pas sauvées pour autant.

- L'escalier ? Où est l'escalier ? s'exclama Stéphanie, paniquée.

Nous étions arrivées à une autre impasse. Les fleurs dessinées sur le papier peint paraissaient éclore et se refermer au rythme de la clarté hésitante des flammes.

Je trépinai, furieuse, impuissante :

- Et comment redescendre ?

Par chance, Stéphanie avait trouvé un passage. Je m'empressai de la suivre. Nous pénétrâmes dans une pièce remplie de chaises et de canapés recouverts de draps.

- C'est peut-être le salon des fantômes ? plaisantai-je.

Stéphanie ne trouva pas ça drôle. Elle se dirigea vers une ouverture dans le mur du fond. Je lui emboîtai le pas. Nous découvrîmes des cageots empilés les uns sur les autres, jusqu'au plafond.

Puis nous parcourûmes l'étage entier. Toutes ces pièces se succédaient, inoccupées, abandonnées.

Mon cœur battait très fort. J'avais mal à la gorge à cause de la poussière que nous soulevions sur notre passage. Et, surtout, j'étais découragée. Nous semblions condamnées à errer dans ce maudit troisième étage !

- Tu sais quoi, Stéph ? finis-je par dire. J'ai l'impression qu'on tourne en rond ! On ne trouvera jamais le moindre escalier !

Nous traversions des corridors, des chambres à l'infini. Tout baignait dans une atmosphère irréelle. Nous courions l'une à côté de l'autre, pour nous rassurer. Enfin, nous atteignîmes une porte que nous n'avions pas encore ouverte. Elle était surmontée d'un fer à cheval.

Avec un porte-bonheur, la chance tournerait peut-être ! Du moins je l'espérais...

J'agrippai la poignée, très excitée, et ouvris.

Un escalier !

- Génial ! m'exclamai-je.

- Enfin ! ajouta Stéphanie.

- Ça doit être un escalier de service. J'avais raison tout à l'heure. Ce doit être à l'étage du personnel ! Bien entendu, il y faisait noir comme dans un four et les marches étaient plutôt raides.

Stéphanie prit appui sur mon épaule et je commençai à descendre lentement.

Nos chaussures glissaient, et le bruit sourd des semelles se répercutait en écho dans l'étroite cage. Nous avons à peine descendu quelques marches lorsque des pas saccadés retentirent.

Quelqu'un arrivait à notre rencontre !



Je stoppai net. Du coup, Stéphanie me heurta brutalement. Je tombai les deux mains en avant et me retins à la rampe pour ne pas basculer dans le vide. Quelqu'un montait rapidement. Nous n'avions pas le temps de faire demi-tour et de nous réfugier en haut. Le bruit de pas résonnait de plus en plus fort. L'individu se rapprochait. Soudain, nous aperçûmes le faisceau d'une torche électrique. Et celui qui la tenait avait un air préoccupé.

- Ah ! vous voilà enfin, s'exclama-t-il.

La voix était grave et familière.

- Otto !

Nous avons crié ensemble.

Il s'arrêta et nous éclaira à tour de rôle.

- Mais que faites-vous ici ? demanda-t-il, hors d'haleine.

- Euh... nous nous sommes perdues, inventai-je tout de suite. Nous avons quitté le groupe. Et on n'arrivait plus à vous retrouver.

- Oui, on vous a cherchées partout, renchérit Stéphanie. Impossible de vous rejoindre !

Otto baissa sa lampe. Ses petits yeux pénétrants nous scrutaient. Visiblement, il ne croyait pas un mot de notre histoire !

- Je pensais que vous connaissiez les pièces par cœur, ironisa-t-il.

- Oui, dit Stéphanie. Mais on s'est mises à tourner en rond. Et nous...

- Enfin, comment avez-vous fait pour atteindre le troisième étage ?

- E h bien..., commençai-je.

Cette fois je ne trouvais aucune excuse valable. Je lorgnai sur Stéphanie qui s'agitait au-dessus de moi.

- Des gens discutaient... en haut, bredouilla-t-elle. Et nous avons cru que c'était vous.

Ce n'était pas un mensonge puisque nous avons réellement entendu parler.

- Bon, conclut Otto. Descendons, personne n'est autorisé à venir ici. C'est privé.

- Désolée, m'excusai-je timidement.

- Faites attention où vous mettez les pieds, les filles. C'est très raide et peu solide. Venez, rejoignons les autres. Edna s'est occupée d'eux pendant que je vous cherchais.

Edna faisait partie des guides. Nous l'aimions aussi beaucoup. Elle était déjà âgée avec des cheveux tout blancs. C'était une femme très pâle. Elle paraissait frêle dans son uniforme sévère. Avec sa voix un peu chevrotante, elle racontait merveilleusement les

histoires les plus invraisemblables !

Soulagées, nous suivîmes Otto. Il nous guida jusqu'au premier étage, au seuil du bureau de Joseph Craw, le père d'André. Je jetai un rapide coup d'oeil à l'intérieur.

Edna, debout à côté de la cheminée où brûlait une grosse bûche, évoquait le tragique destin de l'infortuné Joseph Craw. Elle en était à l'épisode le plus triste.

- Un an après qu'André eut disparu, Joseph rentra chez lui tard, un soir, par une nuit d'hiver brumeuse. Il enleva son manteau et se plaça près de cette cheminée pour se réchauffer. Et là... On ne sut jamais ce qui s'était vraiment passé. Quelqu'un l'a-t-il poussé dans le foyer où crépitaient de hautes flammes ? Y est-il tombé tout seul ? Personne ne peut le dire. Toujours est-il que le lendemain matin, quand la femme de chambre entra dans ce bureau, elle découvrit un spectacle incroyable. Joseph était allongé par terre, évanoui, ses vêtements en lambeaux, à moitié consumés. Il n'avait que quelques brûlures superficielles. Et quand il revint à lui, il fut incapable de dire ce qui lui était arrivé. Il avait perdu la mémoire ! C'est incroyable, n'est-ce pas ?

- Qu'en pensez-vous, les filles ? C'est intéressant, non ? nous taquina Otto. Vous restez avec nous jusqu'à la fin ?

Il savait pertinemment que nous buvions chacune des paroles d'Edna.

- Non, il est tard, décréta Stéphanie. Je crois que nous ferions mieux de rentrer à la maison.

- Otto, merci de nous avoir sauvées ! dis-je. On reviendra un de ces jours !

- Alors, bonne nuit, les filles. Je ne vous raccompagne pas. Vous connaissez le chemin.

Il éteignit sa torche et rejoignit rapidement le groupe de visiteurs.

Je m'apprêtais à m'en aller lorsque j'aperçus le garçon au teint livide et aux longs cheveux blonds. Il se tenait un peu à l'écart des autres, tout près de la porte. Visiblement notre présence l'intriguait à en juger par l'expression de son visage.

Mal à l'aise, je tirai Stéphanie par le bras :

- Viens, on s'en va !

Nous descendîmes par le grand escalier en colimaçon. Quelques secondes plus tard nous franchissions le portail. Un vent frais nous accueillit alors que nous empruntions la route de la Colline. Des couches de nuages s'enroulaient autour de la lune, comme des serpents.

- C'était sympa, non ? crâna Stéphanie en remontant la fermeture Éclair de son blouson.

- Sympa ? Pas vraiment. C'était plutôt épouvantable, oui.

Elle fit une grimace :

- Peut-être bien. Mais nous n'avons pas eu peur... n'est-ce pas ?

- Si tu veux, dis-je en grelottant au souvenir de l'aventure que nous venions de vivre.

- J'aimerais bien retourner là-bas pour en découvrir un peu plus !

- Oh ! oui, super, approuvai-je, hypocrite.

Je n'avais pas envie de discuter. J'étais épuisée.

Stéphanie sortit une écharpe de sa poche et voulut la mettre autour de son cou. Mais l'étoffe s'accrocha aux branches d'une haie.

- Zut ! s'énerva-t-elle.

Je dégageai le tissu.

Et c'est alors que je repérai la voix !

C'était juste un murmure, un chuchotement très distinct qui provenait d'un épais taillis.

- Avez-vous trouvé ma tête ?

Oui ! Ce sont exactement les mots qui résonnaient dans la nuit !

- Avez-vous trouvé ma tête ?



Complètement éberluée, je fouillai du regard la végétation touffue.

- Tu as entendu ça, Stéph ?

Aucune réponse.

- Stéphanie ? insistai-je, haletante.

Je fis volte-face et la vis qui me regardait, stupéfaite. En fait, elle fixait quelque chose qui se trouvait derrière moi.

Je me retournai lentement... et aperçus l'étrange inconnu. Campé sur ses jambes, il s'appuyait au tronc d'un pin.

- Dis donc, c'est toi qui marmonnes ces bêtises ? lui demandai-je brutalement.

Il me considéra avec étonnement :

- Qui ? Moi ?

- Oui, toi. Tu essayais de nous flanquer la trouille !

- Jamais !

- Qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est pas toi qui chuchotais derrière le buisson ?

- Non, ce n'est pas moi. Je viens juste d'arriver !
« C'est incroyable, pensai-je. Il y a deux minutes il était encore dans le bureau de Joseph Craw. Comment a-t-il fait pour nous rejoindre aussi vite ? »

- Pourquoi nous suis-tu ? intervint Stéphanie en enroulant son écharpe autour de son cou.

Il haussa les épaules.

- Et pourquoi nous espionnais-tu ? ajoutai-je en me rapprochant de mon amie.

La tempête faisait rage au sommet de la colline. La végétation était secouée par les bourrasques et semblait grelotter. Des nuages sombres s'étiraient dans le ciel.

Le garçon ne portait pas de manteau. Sa chevelure flottait au gré du vent.

- A u Manoir, tu n'arrêtais pas de nous observer, poursuivit Stéphanie. Pourquoi ?

Il fit la moue et garda son regard bizarre rivé sur ses chaussures.

- Je vous ai vues filer en douce et je me demandais si... si vous aviez trouvé quelque chose d'intéressant.

- On s'est simplement perdues, déclarai-je en faisant un signe complice à Stéphanie. Nous n'avons rien vu ! Et d'ailleurs, comment t'appelles-tu ?

- Serge.

- Moi, c'est Diane, et elle, Stéphanie. Tu habites à Falaise-sur-Mer ?

- Non, je suis de passage.

Pourquoi gardait-il toujours les yeux baissés ? Il était peut-être timide, tout simplement.

- Tu es bien sûr que ce n'est pas toi qui parlais derrière ces arbustes ? insistai-je, sentant quelque chose d'anormal.

- Non . Quelqu'un voulait sûrement vous faire une blague.

- C'est possible...

Je m'approchai du buisson et donnai de grands coups de pied dedans.

Rien ne se passa. Visiblement, personne n'y était caché.

- Dites-moi la vérité, reprit-il. Stéphanie et toi vous étiez bien parties pour explorer la maison ?

- Euh ! Un petit peu.

À ces mots, il nous foudroya du regard. Son visage restait impassible, comme dénué de vie. Il n'exprimait aucune émotion.

J'avais cependant l'impression que Serge était réellement excité. Et j'avais raison !

- Est-ce que vous voulez voir de vrais fantômes ? demanda-t-il.

Serge nous regardait, attendant que nous relevions son défi :

- Sans rire, vous voulez voir de vrais fantômes ?
 - Évidemment, répliqua Stéphanie, en scrutant son visage ! Mais qu'est-ce que tu entends par « voir des fantômes » ? Tu en as déjà rencontré ?
 - Oui. Ici, affirma-t-il en pointant le menton en direction de la masse sombre du Manoir.
- Je faillis m'étrangler :
- Tu as croisé de vrais revenants au Manoir Perché ? Quand ? Stéphanie et moi avons suivi des centaines de visites. Et on n'en a jamais vu un seul.
 - C'est normal, ricana-t-il. Vous croyez qu'ils se montrent aux groupes ? Ils attendent qu'il n'y ait plus personne. Que tous les curieux soient partis.
 - Et toi, tu sais ça comment ?
 - Il y a trois jours, je me suis faufilé dans la maison, tard dans la nuit.
 - Tu... quoi ? Comment as-tu fait ?

- J'ai trouvé une porte ouverte, derrière. Je pense que quelqu'un avait oublié de la verrouiller. Je suis simplement rentré par là quand tout le monde...

Il se tut brusquement et sa phrase resta suspendue au bord de ses lèvres.

La dernière visite était terminée. Les touristes sortaient par l'entrée principale en s'emmitouflant dans leurs manteaux.

- Vite, par ici, nous ordonna Serge.

Nous le suivîmes derrière un fourré où nous nous cachâmes. Les gens passèrent devant nous, riant et faisant des commentaires à propos des histoires fantastiques qu'ils venaient d'écouter. Je retins ma respiration.

Lorsqu'ils arrivèrent au bas de la colline, nous nous relevâmes.

- Donc, poursuivit Serge, je me suis glissé à l'intérieur. Je n'y voyais rien du tout.

- Et tes parents t'ont laissé sortir si tard ?

Un étrange sourire éclaira son visage blême.

- Ils n'étaient pas au courant. Et les vôtres, ils savent que vous n'êtes pas couchées à cette heure ?

- Ils ne sont pas au courant non plus ! s'esclaffa Stéphanie. Tu penses bien !

- Et tu as vraiment vu un fantôme ? demandai-je à mon tour.

Il acquiesça d'un signe de tête.

- Je suis passé à quatre pattes devant Maurice, le veilleur de nuit. C'était facile, il était plongé dans un profond sommeil et ronflait comme un réacteur.

Après je me suis rendu en bas du grand escalier en colimaçon. C'est alors que quelqu'un a... éclaté de rire.

Ça devenait intéressant. Je sentis mon estomac se resserrer.

- Tu as entendu un... un rire ? fis-je.

- Oui, ça m'a coupé le souffle ! Il provenait du palier du premier étage. Je me suis appuyé contre le mur du hall pour mieux voir dans la cage d'escalier. Et c'est là que j'ai aperçu le fantôme, une femme très âgée vêtue d'une longue robe. Elle était coiffée d'un bonnet aussi noir que le voile qui lui couvrait la face. Malgré ça, j'ai pu voir ses yeux. Ils brillaient d'un rouge intense, comme des billes de feu !

- C'est incroyable ! s'écria Stéphanie. Et que faisait-elle ?

Serge désigna l'imposante bâtisse. L'applique de la façade était éteinte et le Manoir était maintenant plongé dans l'obscurité.

- La vieille dame glissa le long de la rampe, continua-t-il. Et, pendant qu'elle descendait, elle se redressa et hurla comme un loup. Ses pupilles rouges laissèrent derrière elle une traînée incandescente. On aurait dit la queue d'une comète.

- Tu n'étais pas mort de peur ? chuchotai-je, captivée. Tu n'as pas essayé de t'enfuir ?

- Je n'ai pas eu le temps. Elle fonçait droit sur moi. Ses paupières jetaient des éclairs. Elle rugissait comme un animal en folie. Je me suis collé le plus possible contre le mur, incapable de bouger d'un

millimètre ! Et quand elle a atterri sur le plancher, j'étais sûr qu'elle m'attraperait. Mais elle s'est évaporée. Pffft ! disparue. Il ne restait d'elle qu'une trace rougeoyante qui forma un genre de brume. C'était la lueur de ses yeux !

- Quelle horreur ! fit Stéphanie, écoeurée.

- C'est dingue ! ajoutai-je.

- Il faut absolument que j'y retourne, déclara Serge en regardant intensément le Manoir Perché. Je suis prêt à parier qu'il y a d'autres spectres là-dedans. Il n'est pas question que je manque ce spectacle.

- Moi aussi, moi aussi, s'exclama Stéphanie. Je veux les voir.

Serge lui adressa un sourire bizarre :

- Et si vous veniez avec moi demain soir ? Je n'ai pas trop envie d'y aller tout seul. Ce serait plus drôle à trois.

Le vent revint à la charge, tournoyant autour de nous, nous fouettant le nez et les oreilles. La couche de nuages s'épaissit dans le ciel. Sur la colline, le Manoir Perché parut encore plus inquiétant.

- C'est d'accord ? dit Serge. Demain soir ?

- Oui, super, s'enthousiasma Stéphanie, très nerveuse. Quand je pense qu'il faudra attendre aussi longtemps. Et toi, Diane ? Tu viendras aussi ?

Je finis par accepter. J'avouai que j'avais hâte de voir un vrai fantôme ! Et si je tremblais ce n'était pas parce que j'avais peur mais parce que j'avais froid. On se fixa un rendez-vous à minuit, derrière le Manoir Perché. Serge nous dit au revoir et nous filâmes toutes les deux, jusque chez nous.

Les rues étaient désertes. Un chien aboya dans le lointain.

Nous étions gelées. Il était onze heures et demie. D'habitude nous étions couchées à une heure pareille !

Mais le lendemain nous allions être dehors encore bien plus tard.

- Je ne le sens pas, ce Serge, confiai-je en arrivant devant le jardin de Stéphanie. Il cache quelque chose.

J'espérai naïvement qu'elle serait d'accord avec moi. Au lieu de cela, elle eut le culot de me dire :

- Tu es juste un peu jalouse, Diane !

- Moi, jalouse ? Et de quoi ?
 - Comment, de quoi ? Serge est très courageux et il a vu un revenant, lui !
- Je restai bouche bée et finis par réagir :
- Parce que toi, tu y crois à son histoire de créature qui descend un escalier en clignotant des yeux ? C'est un bobard, voyons !
 - On verra, répliqua-t-elle pensivement.

La journée du lendemain passa comme un éclair.

L'après-midi, j'eus une interro de maths et ne fus pas très brillante. Une seule pensée m'obsédait : le Manoir Perché et ses spectres. Il y avait aussi cet inquiétant Serge !

Après le dîner, maman me prit à part dans le salon. Elle caressa gentiment mes cheveux et examina mon visage.

- Pourquoi as-tu l'air si fatiguée ? Tu as de grands cernes.
- Peut-être que je suis une nouvelle sorte de raton laveur ! plaisantai-je.
- Ce soir, tu iras te coucher très tôt, intervint papa. À neuf heures et demie, j'étais donc dans ma chambre. Mais je n'allais pas vraiment me glisser sous la couette.

Je commençai à lire un livre en écoutant de la musique, attendant que mes parents soient au lit. J'étais tellement nerveuse que je consultais ma montre toutes les deux minutes.

Je n'étais pas inquiète pour mon père et ma mère. Ils

ont le sommeil profond et on pourrait frapper à la porte à les rendre sourds sans que cela les réveille. Les parents de Stéphanie sont aussi de véritables marmottes. C'est pourquoi, depuis Halloween, nous n'avions aucun mal à nous échapper le soir pour faire nos mauvaises plaisanteries.

Il était minuit moins le quart. L'heure fatidique approchait et, à ce moment, j'aurais préféré poursuivre les gamins des environs, selon notre habitude. Mais Stéphanie en avait décidé autrement. D'après elle, il nous fallait du super-excitant, de l'extraordinaire. La chasse aux fantômes, par exemple, avec ce curieux Serge que nous ne connaissions ni d'Eve ni d'Adam.

À minuit moins dix, j'enfilai mon blouson et me glissai silencieusement dehors par la fenêtre. Il faisait le même temps froid et venteux que la veille, avec en plus une averse glacée qui m'obligea à relever ma capuche.

Stéphanie m'attendait déjà sur le trottoir. Elle s'était fait une queue de cheval.

En me voyant arriver, elle poussa un long ululement en étirant le cou. Je collais immédiatement ma main sur sa bouche :

- Tu es folle ! Tu vas réveiller tout le quartier.

Elle s'esclaffa et se dégagea.

- Je suis excitée comme une puce, pas toi ?

Et elle hurla de nouveau.

La pluie tombait drue tandis que nous nous hâtions vers le Manoir Perché. Le vent tourbillonnait,

balayant des brindilles et des feuilles mortes. La plupart des habitations n'étaient plus éclairées.

Une voiture nous dépassa lentement au moment où nous tournions au coin de la route de la Colline. Nous nous cachâmes derrière un muret. Il n'était pas question que le conducteur nous repère. Il aurait pu s'étonner que deux enfants se promènent à une heure aussi tardive.

Dès que le véhicule eut disparu, nous continuâmes notre chemin vers le Manoir hanté. Soudain, l'imposante maison se dressa devant nous, telle un monstre muet prêt à nous engloutir.

La dernière visite était terminée depuis longtemps et la façade était éteinte à présent. Otto, Edna et les autres guides devaient probablement dormir chez eux.

- Dépêche-toi, Diane, dit Stéphanie en courant. Serge est sûrement déjà là.

- Oh ! Laisse-moi souffler un peu.

Nous suivîmes un sentier qui menait à l'arrière du bâtiment.

Le spectacle qui nous attendait était impressionnant. La cour était encombrée d'objets divers. Des bidons rouillés et empilés formaient une barrière contre un pan de mur. Une échelle en bois enfoncée dans les mauvaises herbes se dressait à côté. Des caisses, des tonneaux et des cartons gisaient un peu partout. Une tondeuse à main reposait contre un portail délabré.

- Tu vois Serge ? me demanda Stéphanie.

- Non. Il a peut-être changé d'idée et ne viendra pas.

Stéphanie allait répliquer quand une lamentation s'élevant d'un coin du Manoir nous fit sursauter.

Je me retournai et vis Serge qui marchait en titubant, comme un homme ivre.

Ses cheveux blonds en désordre recouvraient en partie son visage déformé par l'effroi. Ses yeux étaient exorbités et il serrait sa gorge avec ses mains.

- Le fantôme, gémit-il en zigzaguant. Le fantôme, il m'a eu !

Puis il tomba lourdement à nos pieds, et resta là sans bouger !

- Bien essayé, Serge ! dis-je sans sourciller.
- Pas vraiment géniale, ton interprétation ! ajouta Stéphanie.

Il se releva et nous fixa, étonné :

- Vous ne m'avez pas cru ?
- Pas une seule seconde.
- Je vais te dire une bonne chose, l'avertit calmement Stéphanie. Diane et moi avons joué cette comédie dans notre quartier au moins cinquante fois depuis un mois. C'est la règle numéro un de tout amateur d'épouvante.

Serge secoua la poussière de son pull, déçu.

- Je voulais juste vous donner un avant-goût...
- Tu devras trouver mieux ! dis-je.
- Autant qu'on te prévienne, ajouta Stéphanie. Nous sommes expertes dans l'art de faire peur. C'est notre jeu favori.
- Maintenant, on y va, ordonnai-je. J'en ai assez de cette pluie !

Serge nous conduisit vers le côté gauche du Manoir, jusqu'à un porche étroit.

- Vous n'avez pas eu de problèmes pour sortir de chez vous ? demanda-t-il.

- Aucun, déclara Stéphanie.

- Moi non plus ! confia-t-il tout bas.

Il saisit la poignée et la souleva :

- J'ai suivi la visite, ce soir. Après, Otto m'a montré un truc incroyable. Vous allez voir.

- Chouette, se réjouit Stéphanie. Tu nous jures qu'il y aura de vrais fantômes ?

Il arbora son sourire si particulier :

- C'est promis !

Serge poussa doucement la porte qui s'ouvrit en grinçant. Nous entrâmes dans une pièce tellement sombre qu'il était impossible d'en voir les murs.

Je fis trois pas et me cognai dans Serge.

- Chut ! dit-il. Maurice, le gardien de nuit, est juste à côté. Il dort sûrement, comme d'habitude. Mais il vaut mieux faire attention. On ne sait jamais.

- Où sommes-nous ? chuchotai-je.

- Dans une des pièces du fond, annonça Serge. Il faut qu'on s'habitue à l'obscurité.

- Il n'y a pas d'ampoules électriques ?

- Les fantômes ne se montrent pas à la lumière artificielle.

Nous avons refermé la porte derrière nous. Pourtant, un souffle léger et frais me chatouilla le cou. Je frissonnai.

Puis j'entendis comme des os qui s'entrechoquaient. J'arrêtai de respirer. Est-ce que j'avais déjà des hallucinations ?

J'enlevai ma capuche pour mieux écouter. Rien !

- Je crois savoir où trouver des bougies, murmura Serge. Attendez-moi ici !

- Ne t'en fais pas, le rassurai-je. Je ne broncherai pas tant que je n'y verrai rien.

Serge se déplaça lentement. Ses pieds glissaient avec précaution sur le parquet, pour être le plus discret possible. Puis le bruit de ses pas s'évanouit et ce fut le silence.

Je ressentis alors un courant d'air froid sur ma joue. On percevait à nouveau le craquement des os.

Puis un autre courant glacé m'enveloppa. On aurait dit l'haleine gelée d'un spectre. Je tremblais de tous mes membres. Le cliquetis inquiétant s'intensifia, comme s'il se rapprochait, menaçant !

Je tendis les bras dans les ténèbres, essayant d'attraper un objet pour me défendre, une table, une chaise, n'importe quoi. Malheureusement mes mains ne saisirent que de l'air. La pièce était totalement vide ! Je ne devais pas m'affoler, il fallait que je me ressaisisse. Sinon j'allais tomber dans les pommes, et ce n'était pas le moment.

« Calme-toi, Diane, calme-toi ! m'ordonnai-je. Serge va revenir d'un instant à l'autre avec des bougies et dès qu'on y verra quelque chose, tu n'auras plus peur ! »

C'est alors que les os se mirent à faire un vacarme infernal. Je sursautai.

- Stéph ! C'est quoi, à ton avis ? murmurai-je.
Pas de réponse !

Le souffle frais me caressa la nuque.

Le bruit des ossements s'amplifia.

- Stéph ? Stéphanie ? Stéph ? hurlai-je.

Elle était partie. Elle m'avait abandonnée !

J'étais tellement paniquée que je ne pouvais plus respirer. Mon cœur battait bruyamment et je grelottais.

- Stéph ! Oh, Stéph ! suppliais-je. Mais où es-tu ? Je n'arrivais presque plus à parler.

Brusquement, j'aperçus deux yeux jaunes qui s'avançaient vers moi. Ils voletaient et semblaient aussi brûlants que le feu. Ils s'approchèrent lentement, de plus en plus près.

J'étais figée, incapable de faire un geste. Je ne voyais plus que ces deux points jaunes, brillants, irréels. Lorsqu'ils furent à quelques centimètres de moi, je les vis plus clairement. C'étaient... les flammes de deux chandelles.

Et dans la lueur indécise apparut un visage. Celui de Serge. Puis un autre, celui de Stéphanie. Ils portaient chacun un bougeoir.

- Stéphanie, mais où étais-tu passée ? m'écriai-je. Tu m'as laissée toute seule. Je pensais...

- J'ai suivi Serge, expliqua-t-elle calmement en

voyant combien j'étais troublée. Je suis désolée, j'aurais dû t'avertir.

- Tu... tu sais, il y a des bruits bizarres ici. Comme si des os s'entrechoquaient. Et puis il y a un vent qui n'arrête pas de...

- Nous allons rechercher d'où ça vient, m'interrompit Serge. Tiens, c'est pour toi.

Je pris la chandelle qu'il me tendait. Tremblant comme une feuille, je dus m'y reprendre à trois fois avant de pouvoir allumer la mèche.

Je regardai autour de moi.

- Nous sommes dans la cuisine, annonça Stéphanie.

Un courant d'air souleva un nuage de poussière.

- Vous avez senti ? demandai-je.

Serge éclaira la fenêtre avec son bougeoir.

- Regarde, Diane... Le carreau est cassé.

- Ah, très bien ! dis-je en comprenant d'où provenait le vent qui m'avait effrayée.

Soudain le cliquetis des os se manifesta.

- Vous avez entendu ? m'exclamai-je

Stéphanie s'esclaffa et désigna le mur. Des poêles et des marmites en cuivre y pendaient.

- Voilà tes ossements ! expliqua-t-elle.

Je fis semblant de rire.

- Je le savais. Je voulais juste vous effrayer ! mentis-je. Vous donner des frissons !

En fait, je me sentais complètement idiote. Je ne pouvais tout de même pas admettre que des ustensiles se cognant les uns contre les autres m'avaient épouvantée à ce point !

- Trêve de plaisanteries, Serge, déclara Stéphanie. Nous sommes là pour voir de vrais fantômes, ne l'oublie pas !

- Venez avec moi, les filles. Vous allez admirer ce qu'Otto m'a montré.

Brandissant son bougeoir droit devant lui, il nous conduisit jusqu'au mur contre lequel se trouvait le poêle. Une petite ouverture donnait sur une sorte de cagibi.

- Pourquoi nous montres-tu ça ? m'étonnai-je. C'est juste un placard. Ça n'a rien d'effrayant !

- Ce n'est pas un simple placard, répliqua-t-il. C'est un monte-plats. Regardez.

Il tendit le bras et sortit une corde qui pendait à l'intérieur du trou. En la tirant et en la relâchant, il fit monter et descendre une planche.

- Vous comprenez maintenant ? C'est comme un ascenseur. Ça servait à faire passer des repas de la cuisine aux chambres du deuxième étage.

- Tu parles d'une frayeur ! dis-je, ironique.

- Oui, intervint à son tour Stéphanie. Ton monte-plats n'a rien d'extraordinaire !

Serge approcha la lumière de son visage :

- Otto m'a dit que cet appareil est hanté. Il y a cent trente ans, il s'y est passé de drôles de choses.

J'examinais l'intérieur :

- On peut savoir ce que c'était ?

- E h bien, commença doucement Serge, un beau soir, la cuisinière posa son plateau sur la planche et tira sur le cordon pour le faire monter. Mais, quand la

planche arriva en haut, le plateau était vide. La nourriture avait disparu.

- Entre le rez-de-chaussée et le deuxième ? s'exclama Stéphanie qui faillit s'étrangler.

Serge approuva d'un air solennel, ses yeux gris brillant dans la douce clarté de sa bougie.

- Cet incident se renouvela à plusieurs reprises. Quand le plateau atteignait le deuxième étage, il ne contenait plus rien.

- Ça alors ! soufflai-je. Quelqu'un aurait pu tout voler au premier ?

- Impossible, il n'y a pas d'accès. La cuisinière en a conclu que le conduit était hanté. Elle décida de ne plus s'en servir et donna des ordres pour que plus personne ne l'utilise.

- Et c'est la fin de ton histoire ? demandai-je.

- Non... Il y eut ensuite un événement incroyable !

- Quoi ? Qu'est-ce qui arriva ? s'impatienta Stéphanie, les lèvres tremblantes.

- Bien plus tard, des enfants visitèrent le Manoir en cachette. L'un des garçons, Jérémy, était crâneur et costaud. Quand il vit le monte-plats, il pensa que ce serait amusant de le faire fonctionner !

- Et ?

J'eus du mal à avaler ma salive, devinant ce qui allait se passer.

- Il monta sur la planche, poursuivit Serge, et ses amis tirèrent sur la corde. Mais la corde se bloqua brusquement. La planche ne pouvait plus ni monter, ni descendre. Jérémy était coincé entre le premier et

le deuxième étage. « Ça va, Jérémy ? » demandèrent ses copains. Jérémy ne réagissait pas. Ils tirèrent de plus belle sur la corde qui ne bougea pas d'un millimètre ! Puis, d'un seul coup, elle céda et la planche retomba brutalement...

- Avec Jérémy ? l'interrompis-je, impatiente.

- D'une certaine façon... Un grand plat en argent contenait trois récipients munis de couvercles. Dans le premier, ils trouvèrent un petit mot sur lequel était écrit « Dites ». Dans le deuxième un autre papier avec « adieu » ! Dans le troisième, il y avait « à Jérémy » !

Nous gardâmes tous les trois le silence pendant un instant, contemplant le monte-plats diabolique.

Je frissonnai. Les ustensiles continuaient à jouer leur musique. Mais ça m'était égal.

- « Dites adieu à Jérémy », tu crois à cette histoire ? demandai-je à Serge en le dévisageant.

- Moi pas ! déclara Stéphanie avec un rire nerveux. Serge reprit son air impassible avant de décréter calmement :

- Alors c'est que vous ne croyez pas à ce que raconte Otto !

- Oui... non... peut-être. Ça dépend. Enfin, je n'en sais rien ! hésitai-je.

- Là, Otto jure que c'est véridique, affirma Serge. Mais c'est vrai que, parfois il délire un peu. Ça fait partie de son travail. Il doit persuader les visiteurs que le Manoir Perché est hanté !

- Je suis d'accord, approuva Stéphanie, Otto est un

conteur génial. Seulement, ce n'est pas pour ça que nous sommes là. Souviens-toi de ta promesse !

- Suivez-moi, ordonna Serge en faisant rapidement demi-tour.

Il souleva une épaisse tenture et nous découvrîmes un escalier en pierre conduisant au sous-sol.

Nous descendîmes jusqu'en bas. Serge nous désigna une salle carrée d'environ cinq mètres de côté :

- C'est la réserve. Le maître d'hôtel y conservait les provisions.

Il nous fit passer toutes les deux devant lui. Je levai mon bougeoir pour y voir plus clair. Par réflexe, je me retournai et restai muette de stupeur.

Serge était en train de fermer la porte à clef !

- Eh ! Qu'est-ce que tu fais ?

- Pourquoi tu nous enfermes ? ajouta Stéphanie.

J'étais si étonnée que j'en fis tomber ma bougie qui s'éteignit et roula sous un meuble. Stéphanie se rua sur Serge, folle de rage :

- Ouvre ! A quoi tu joues ? Ce n'est pas drôle !

J'inspectai les lieux. Les murs sans fenêtres étaient couverts d'étagères et il n'y avait pas d'autre issue que la porte !

Stéphanie poussa un cri aigu et se précipita sur la poignée. Mais Serge fut plus rapide qu'elle, et lui barra le passage.

- Arrête, Serge ? finis-je par dire, le cœur battant la chamade. Ça suffit !

L'ignoble garçon jubilait. Il nous observait sans dire un mot. Il avait la même attitude glaciale que j'avais remarquée la nuit précédente.

Nous reculâmes, collées l'une contre l'autre.

- Désolé, les filles. Mais je vous ai joué un tour.

- Quoi ? s'indigna Stéphanie, plus furieuse qu'effrayée. Quel genre de tour ?

De sa main libre, il repoussa ses longs cheveux en arrière. La lueur chancelante de sa chandelle rendait sa face livide... fantomatique.

- Mon vrai nom n'est pas Serge, articula-t-il si faiblement qu'on pouvait à peine comprendre ses mots.

- Mais... mais..., bégayai-je.

- Je m'appelle André ! avoua-t-il enfin.

Stéphanie et moi laissâmes échapper un cri de surprise.

- Mais André, c'est le nom du fantôme ! réalisa mon amie. Le fantôme décapité !

- Gagné ! C'est bien moi, gronda-t-il à voix basse, avec un rire curieux ressemblant à une quinte de toux. Je vous avais promis que vous en verriez un ce soir. Vous pouvez constater que je n'ai pas menti. Je suis là !

- Mais, Serge..., commença Stéphanie serrant son bougeoir.

- André, corrigea-t-il. C'est mon nom depuis plus d'un siècle.

- Laisse-nous sortir, suppliai-je. Je ne dirai à personne qu'on t'a vu... Jamais.

- Désolé, je ne peux plus vous laisser sortir maintenant ! soupira-t-il d'un faux air navré.

Brusquement, je me souvins de la rencontre entre André et le capitaine. Ce dernier avait déclaré la même chose : « Maintenant que tu m'as vu, tu ne pourras plus jamais t'enfuir ! »

- Mais... tu n'as pas perdu ta tête, lançai-je maladroitement.

- Puisqu'elle est sur tes épaules, tu ne peux pas être André ! affirma Stéphanie.

Serge-André afficha une mine réjouie et dit d'un ton sarcastique :

- Non , non, non. Vous vous trompez les filles. Ce n'est pas la mienne. Celle-là, je l'ai empruntée à... JérémY.

Il leva ses mains et les posa contre ses tempes :

- Vous allez voir. Je vais vous montrer !

Alors, il commença à faire tourner sa tête, lentement.

- Arrête ! Ne fais pas ça ! hurla Stéphanie.

Je fermai les yeux pour ne pas voir sa décapitation. Quand je les rouvris, il avait renoncé. Ses bras étaient retombés le long de son corps.

Y avait-il un moyen de s'échapper ? André bloquait la seule sortie possible.

- Enfin, pourquoi fais-tu ça ? se lamenta Stéphanie. Pourquoi nous as-tu amenées ici ? Pourquoi nous as-tu menti ?

André passa ses doigts dans ses cheveux, puis les descendit sur sa joue.

- Je vous l'ai déjà dit, soupira-t-il. J'ai emprunté cette tête à Jérémy. Maintenant, il faut que je la rende à ce pauvre garçon. Il attend depuis des années.

Stéphanie et moi le regardions en silence, attendant des explications supplémentaires.

- Je vous ai repérées hier soir pendant la visite, avoua-t-il en me fixant. Les autres ne pouvaient pas me voir. Mais j'ai fait en sorte que vous, vous puissiez m'apercevoir.

- Mais pourquoi ? m'étonnai-je, appréhendant sa réponse.
- À cause de ta tête, Diane. Elle me plaît bien !
- Quoi ? Qu'est... ce... que tu dis ? m'étranglai-je.
- Comme il faut que je rende celle-ci à Jérémy, dit-il d'un ton détaché, je vais prendre la tienne !

J'eus un éclat de rire hystérique.

Nous étions, ou plutôt j'étais coincée avec un fantôme centenaire, dans une cave sinistre et à peine éclairée. Et, en plus, cette créature voulait me décapiter ! Il n'en était pas question !

Je foudroyai André du regard, comme si j'avais pu le transpercer :

- Tu te moques de nous ou quoi ?

- Non, non, pas le moins du monde.

Il fronça les sourcils et retrouva son attitude glaciale.

- Il me la faut, Diane, lança-t-il en haussant les épaules, comme pour s'excuser. N'aie pas peur, je ferai très vite. Tu n'auras pas mal !

- Mais... mais... j'ai besoin de ma tête !

- Ne t'inquiète pas, je te l'emprunte seulement, promet André en faisant un pas vers moi. Je te la rendrai quand j'aurai retrouvé la mienne ! C'est juré.

- Tu crois que ça me remonte le moral ?

Il avait un sacré toupet ce fantôme !

Il fit un pas de plus. Stéphanie et moi reculâmes d'autant. Il en fit encore un ! Nous n'avions plus beaucoup de place pour battre en retraite. Nous étions tout près des étagères.

Soudain, Stéphanie articula faiblement :

— André, nous la trouverons. Nous...

Ses lèvres étaient agitées de tremblements. Je ne l'avais jamais vue aussi terrifiée. Et la voir paniquée me paralysa encore plus.

— C'est sûr, parvins-je à articuler. On va chercher ta tête toute la nuit, ne t'en fais pas. Nous connaissons cette bâtisse comme notre poche. Je suis certaine qu'on y arrivera, si tu nous laisses une chance.

Il nous fixait sans rien dire. Je voulus m'agenouiller pour le supplier, mais je me ravisai. J'avais trop peur qu'il en profite pour me décapiter !

- Ne t'en fais pas, André. Je suis sûre qu'on la retrouvera ! insista Stéphanie.

Il secoua pensivement la tête, enfin, celle de Jérémy, et murmura avec tristesse :

- Vous savez depuis combien de temps je la cherche ? Plus de cent ans. Plus d'un siècle ! J'ai fouillé et creusé partout. Partout !

Il continuait à avancer, bien décidé à mettre sa menace à exécution. Il se léchait les babines en louchant sur mon crâne, l'étudiant pour savoir comment il pourrait le détacher. Il était en train d'imaginer la mine qu'il aurait avec ma peau si douce. C'était ignoble !

- Si pendant toutes ces années je n'ai pas pu mettre

la main dessus, continua-t-il, comment pouvez-vous imaginer y arriver en une nuit ?

- Eh bien... euh ! hésita Stéphanie en me regardant.

- Euh... On aura plus de chance ! osai-je lancer.

J'avais dit ça sans réfléchir, et je me rendis vite compte que c'était insuffisant pour l'empêcher de m'emprunter ma tête.

- Désolé, les filles, déclara André. Nous perdons du temps. Allons, pressons, Diane !

- Laisse-moi une chance, l'implorai-je. Une seule. Il n'était plus qu'à un mètre. Il contemplait mes cheveux maintenant et devait sûrement se demander s'il les laisserait pousser.

Je fis une dernière tentative :

- André... s'il te plaît.

C'était sans espoir. Impassible comme une statue, il tendit les bras, prêt à se jeter sur moi.

- Donne-la-moi. Maintenant, Diane !

Mes coudes heurtèrent une planche.

- Je la veux. Vite !

Stéphanie et moi, nous nous serrâmes l'une contre l'autre. Nous étions coincées !

- Donne-la-moi ! répétait André. Vite, Diane !

Il était vraiment obsédé par ma tête. Il avançait en ouvrant et fermant ses mains.

Je me pressai de plus en plus contre Stéphanie. Ma hanche heurta des objets lourds qui chutèrent sur le sol en terre battue. Si j'avais pu disparaître !

Je m'appuyai de toutes mes forces sur le mur.

Soudain, un craquement retentit et... le mur se mit à

bouger. Il bascula et je tombai à la renverse.

- Mais que se passe-t-il ? laissai-je échapper.

C'est à ce moment que le revenant se précipita pour m'attraper.

- Victoire ! triompha-t-il.

André bondit sur moi, la bave aux lèvres, la respiration courte. Allongée à terre, je lui envoyais de furieux coups de pieds qui le maintinrent à distance. Il recula, impressionné par ma résistance. J'en profitai pour me remettre debout.

Le mur de la cave fit un bruit terrible, comme le grincement sinistre d'une meule, et finit de pivoter.

Stéphanie s'affala de tout son long et laissa échapper sa bougie. Je l'aidai à se relever pendant qu'André se ressaisissait.

- Je te tiens maintenant, Diane ! lança-t-il.

C'était sans compter avec notre détermination. D'un violent mouvement d'épaule nous renversâmes une étagère qui l'empêcha de passer, pour un temps. En nous retournant vers l'ouverture apparue dans la pierre, nous découvrîmes...

- Stéph, c'est un tunnel, m'écriai-je. Viens, dépêche-toi !

Je la saisis par la manche et nous nous faufilemes par

l'ouverture tout juste assez grande pour nous laisser passer. De l'autre côté, nous nous retrouvâmes dans un étroit passage voûté et obscur. Il était tellement bas de plafond que nous dûmes nous courber.

J'avais déjà lu des articles au sujet de vieilles maisons comprenant des passages secrets. À l'époque j'avais trouvé ça un peu démodé. Si j'avais su qu'un jour j'en trouverais un !

Au bout d'une quinzaine de mètres, nous pûmes nous redresser et nous mettre à courir. Nos pas résonnèrent sur les gros pavés du sol. Nous suivions des parois nues dans lesquelles s'ouvraient de larges failles creusées par le temps.

Stéphanie n'en pouvait plus. Elle ralentit et jeta un coup d'oeil derrière elle :

- Diane, tu crois qu'il nous suit ?

- Ne t'inquiète pas, cours ! Ce tunnel doit bien conduire quelque part, il doit bien y avoir une issue, quand même !

- Mais on n'y voit rien ! pleurnicha-t-elle, hors d'haleine.

Le souterrain se poursuivait en une ligne droite dont on ne voyait pas la fin. D'ailleurs, y en avait-il une ?
« Je courrai sans m'arrêter tant que je ne serai pas dehors, en sécurité, jurai-je. Si nous nous en sortons, je ne remettrai plus jamais les pieds au Manoir Perché. Je ne m'occuperai plus jamais de fantômes et je garderai ma tête plantée sur mes épaules, là où elle doit être ! »

C'était bien joli de faire des promesses ! L'ennui,

c'est qu'elles ne se réalisent pas toujours. Pour l'instant, il y avait plus urgent.

Nous aperçûmes soudain un point lumineux, devant nous. Nous devons l'atteindre, c'était notre seule chance. Enfin nous avons trouvé le moyen de nous échapper ! Il nous fallut une bonne minute pour y arriver.

Malheureusement, le tunnel se terminait par une impasse !

- Mais... il ne va pas plus loin, criai-je. Et d'où vient cette lumière ? Comment peut-on construire un passage qui ne mène nulle part ?

- Essayons de pousser ce mur, proposa Stéphanie. Peut-être qu'il pivotera aussi !

Nous plaquâmes nos épaules contre la paroi humide, et nous poussâmes de toutes nos forces, en grognant sous l'effort.

C'est alors que des pas martelèrent le sol. Quelqu'un venait.

André !

- Pousse, hurla Stéphanie !

Nous redoublâmes d'efforts.

- Allez... glisse, tourne, ordonnai-je les dents serrés. Mais rien ne se passa.

Je regardai derrière moi et vis André qui nous rejoignait tranquillement !

- Nous sommes coincées ! s'écria Stéphanie en s'accroupissant.

Elle poussa un profond soupir, visiblement résignée. Ce n'était pas le moment de se décourager.

André approchait, sûr de lui. Il n'était plus qu'à une vingtaine de mètres à en juger par la petite flamme de sa bougie.

- Diane, je veux ta tête, lança-t-il.

Ses paroles se répercutèrent dans le souterrain, comme un écho obsédant.

- Nous sommes fichues ! murmura Stéphanie.

- Peut-être pas, fis-je d'une voix étouffée. Regarde...

Et je lui montrai une échelle fixée dans la pierre, une échelle de fer aux barreaux couverts de poussière. Elle conduisait à une toute petite ouverture carrée pratiquée dans le plafond. Et de cette ouverture s'échappait la lumière que nous avions aperçue !

- Donne-moi ta tête, répétait inlassablement André. Je saisis les montants et commençai à monter.

- Mais, Diane, objecta Stéph, on ne sait pas où ça va !

- Écoute, on s'en fiche, répliquai-je en grimpant. Tu crois qu'on a le choix ?

- O où vas-tu, Diane ? Tu sais que j'ai besoin de ta tête, répétait le fantôme.

Je préfèrai l'ignorer et continuai mon escalade, Stéphanie me suivant de près.

- Diane... tu ne t'en tireras pas comme ça, s'exclama André d'en bas.

Une seule chose comptait : atteindre cette ouverture, là-haut, le plus vite possible.

Soudain, tout se mit à vibrer, à vaciller !

-Noooooon ! hurlai-je.

Un grondement terrible couvrit mon cri.

Il me fallut quelques instants pour me rendre compte que le mur s'écroulait ! Nous allions tomber !

Stéphanie poussa un hurlement et tenta de s'accrocher à mes pieds. Je me cramponnais à l'échelle mais elle se défila. Plus rien ne la retenait. Notre chute était inévitable.

L'atterrissage fut rude et le choc violent. Je m'aplatis sur le ventre au milieu des gravats.

Stéphanie se reçut sur les genoux, à moitié étourdie. Quand je rouvris les yeux, je découvris un véritable chantier. Des pierres étaient empilées tout autour de nous. Heureusement, nous n'avions rien de cassé. Nous étions juste couvertes d'une épaisse couche de poussière de plâtre.

André se tenait debout, juste au-dessus de moi, les poings serrés, la bouche grande ouverte. Il me fixait, ou plutôt il fixait quelque chose qui se trouvait... derrière moi.

Je me levai avec peine, et me retournai pour voir ce qu'il regardait avec autant d'insistance.

- Une pièce secrète ! s'exclama Stéphanie en se rapprochant de moi.

Ça alors ! Je me frayai un passage pour pénétrer dans cet endroit mystérieux. André était complètement hébété.

J'aperçus alors ce qui le subjuguait.

C'était LA tête... posée à même le sol !

- Je ne peux pas y croire, se réjouit Stéphanie. Nous l'avons vraiment trouvée !

Rassemblant mon courage, je fis quelques pas.

La tête était bien éclairée, pâle, transparente. Elle avait appartenu à un jeune garçon. Ses longs cheveux étaient devenus tout blancs, ses yeux verts luisaient comme des émeraudes, dégageant une lumière irréelle.

- Alors c'est toi, la tête du fantôme, lui murmurai-je. Puis je m'adressai à André :

- Tu vois, nous avons réussi à la trouver.

Je m'attendais à voir un large sourire se peindre sur son visage. Ou à ce qu'il saute de joie ! Il la cherchait depuis plus de cent ans. Maintenant sa longue quête était finie. Il devait se réjouir.

À ma stupéfaction, il avait une mine horrifiée.

Il tremblait de tous ses membres. Un cri de terreur s'échappa de sa bouche !

- André, ça ne va pas ? m'inquiétai-je. Qu'est-ce que tu as ?

Visiblement, il ne m'écoutait pas. Il scrutait le plafond, agité de soubresauts, les poings serrés. Puis il désigna quelque chose du doigt, et prononça d'une voix plaintive :

- Nooon... nooon. Ce n'est pas possible !

Je jetai un coup d'oeil par-dessus mon épaule et là je vis une forme translucide qui descendait vers le sol en planant.

Je crus que c'était un voile échappé d'on ne sait où et qui tombait doucement. Mais au moment où la chose atterrit je m'aperçus qu'elle avait des pieds. Et des jambes !

Je pouvais voir à travers elle.

Brusquement, nous fûmes enveloppés par un vent glacé.

- C'est un fantôme, chuchota Stéphanie en m'agrippant l'épaule.

Le spectre se posa tranquillement sur le sol, actionnant ses bras comme des ailes d'oiseaux. Il portait de vieux habits, un pantalon bouffant, une chemise à longues manches avec un col très haut.

Un col très haut...

Un col...

Et pas de tête !

Le fantôme était décapité !

Il projetait une lumière surnaturelle. Il se baissa, saisit la tête et la leva lentement devant lui. Il l'approcha de son col dur et la remit tout doucement à sa place ! Au moment précis où elle toucha son cou, les yeux verts se mirent à étinceler. Les joues rosirent légèrement et les sourcils se contractèrent.

Puis la bouche bougea imperceptiblement. Le revenant se tourna vers Stéphanie et moi, et ses lèvres articulèrent un « merci » silencieux.

Il prit son élan sans cesser de nous dévisager, et s'éleva, silencieusement.

Je le suivis des yeux, le cœur battant, jusqu'à ce qu'il s'évanouisse dans la nuit.

Nous venions de rencontrer le véritable André, l'authentique fantôme décapité, le jeune garçon de cent ans.

Mais alors qui était celui que nous avions devant nous ?

Le prétendu André tremblait, éberlué, la bouche grande ouverte. À ce moment-là, nous nous ruâmes sur lui et je le secouai :

- Si tu n'es pas André... qui es-tu, à la fin ?



- Oui, qui es-tu ? dit Stéphanie, furieuse. Puisque tu n'es pas le fantôme décapité, pourquoi nous poursuis-tu ?

- Euh... je... hum, bredouilla-t-il.

Il leva les mains, comme s'il se rendait, et se mit à reculer.

Il n'avait pas fait trois mètres que nous entendîmes des bruits de pas qui provenaient du tunnel.

Était-ce un autre fantôme ?

- Qui est là ? demanda une voix grave.

Nous aperçûmes le cercle de lumière que projetait une torche électrique.

- Qui est là ? insista la personne.

Je reconnus cette voix. C'était celle d'Otto !

- Nous sommes ici, finit par avouer le garçon.

- C'est toi, Serge ?

Le faisceau lumineux se rapprochait et Otto apparut enfin :

- Que se passe-t-il ? À quoi joues-tu ? Serge, tu sais

bien que cette partie de la maison est très dangereuse. Elle s'écroule de partout !

- Je sais, admit le garçon d'une voix mal assurée. Nous étions partis en expédition et nous nous sommes perdus ! Mais ce n'est pas de notre faute ! Otto lui jeta un regard furibond. Quand il nous éclaira à notre tour, il fut encore plus surpris.

- Quoi ? Vous aussi ? Comment avez-vous fait votre compte pour être au Manoir à cette heure ? Qui vous a conduites jusqu'ici ?

- Euh... c'est-à-dire qu'il nous a montré le chemin, l'informai-je en désignant Serge du doigt. Otto le fixa tristement.

- Encore une de tes idées idiotes. Tu voulais faire peur à ces deux filles ! Tu es insupportable, à la fin !

- Mais non, Oncle Otto, pas du tout....

Oncle Otto ? Alors Serge était le neveu d'Otto ! Ça n'était pas étonnant qu'il connaisse si bien le Manoir Perché !

- Assez d'âneries, Serge. Je veux la vérité, maintenant, insista Otto. Tu as encore voulu jouer au fantôme ! Tu n'en as donc pas assez ? À chaque fois tu effraies tellement les enfants qu'ils ont du mal à s'en remettre !

Serge ne bougeait plus, la tête baissée, n'osant pas dire un mot. Otto caressa son crâne chauve et soupira profondément :

- Tu sais bien que cette maison est notre gagne-pain. Tu veux qu'il n'y ait plus de clients ? C'est ça ? Tu veux que toute la ville soit effrayée par ce qui se

passé ici et qu'on nous oblige à fermer le Manoir Perché ? C'est ça que tu veux ?

Serge ne répondait toujours pas. Il était effondré. Je me décidai à intervenir :

- Ça va, Otto. Il ne nous a pas vraiment fait peur.

- C'est vrai, Otto, renchérit Stéphanie. On ne l'a jamais pris pour un revenant, hein, Diane ?

- Pas une minute, répliquai-je...

- D'ailleurs, il ne ressemblait pas du tout au fantôme qui est apparu, ajouta Stéphanie.

Otto se tourna vers elle et étudia son visage à la lueur de sa torche.

- Le quoi ?

- Le fantôme... enfin celui qu'on vient de voir !

- Oui, c'est vrai, Oncle Otto, intervint Serge. On l'a vu. C'était terrible !

Otto prit une mine exaspérée :

- Arrête de dire des bêtises, Serge. Il est tard, et ce n'est pas avec des mensonges que tu t'en sortiras !

- Mais on ne ment pas. On ne ment pas du tout !

Nous avions crié d'un seul cœur.

- On a bien vu le fantôme sans tête. On l'a vu comme je te vois. Il faut que tu nous croies ! le supplia Serge.

- Mais oui, c'est ça, murmura Otto.

Et il désigna la sortie, nous montrant le chemin avec sa lampe.

- Dépêchons-nous. Tout le monde dehors ! Il est tard !

Dès le lendemain, Stéphanie et moi abandonnâmes nos sorties nocturnes.

Ce n'était plus drôle depuis que nous avions vu un authentique revenant.

On laissa tomber les cris de loup-garou, les masques horribles, les bêtises qui nous avaient tant amusées.

On ne parla même plus de fantômes.

On s'occupa autrement. Je me lançai dans le sport et devins pas trop mauvaise au basket.

Stéphanie s'inscrivit dans un cours de théâtre. Elle joua même Alice dans une adaptation d'*Alice au pays des merveilles*, de Lewis Carroll.

L'hiver fut très agréable. Il y eut beaucoup de neige, de franches rigolades et pas un seul moment de frayeur.

Et puis, un beau soir, nous rentrions à la maison après une fête d'anniversaire. C'était la première soirée de printemps. Il faisait déjà doux. Les fleurs commençaient à pousser et l'air sentait bon. Nous

nous arrê tâmes au bas de la route de la Colline pour regarder le Manoir Perché.

- Et si nous allions y faire un tour ? proposa Stéphanie, comme si elle lisait dans mes pensées.

- Pourquoi pas ?

- Si on faisait la visite comme autrefois ? On n'y est pas retournées depuis ce fameux soir.

Pendant cette terrible nuit, j'avais fait le serment de ne plus y revenir. Mais la tentation était trop forte. Nous grimpâmes rapidement la route escarpée. Les herbes folles s'emmêlaient autour de nos jeans pendant que nous montions vers le portail. La vieille bâtisse semblait toujours aussi sombre et décrépite. Lorsque nous arrivâmes, la porte de la façade s'ouvrit d'elle-même, en émettant son grincement habituel.

Nous pénétrâmes dans l'entrée. Quelques secondes plus tard, Otto apparut, revêtu de son éternel uniforme noir. Il nous accueillit, radieux.

- Ah ! vous voilà. Ravi de votre visite. Edna, viens voir qui est là !

Edna arriva en trotinant.

- Oui ! quel bonheur, se réjouit-elle en passant ses mains sur sa face toute ridée. On pensait ne plus jamais vous revoir.

Je jetai un coup d'oeil dans le vaste hall. Il n'y avait pas d'autres clients.

- Vous nous faites visiter ? demandai-je à Otto.

Il eut un gentil sourire :

- Oui, bien sûr ! Attendez que je prenne ma lanterne.

Et il nous offrit le tour complet du Manoir Perché.
Rien n'avait changé.

Une fois la visite terminée, nous remerciâmes Otto et Edna et nous primes congé rapidement.

Nous étions à mi-pente quand une voiture de police surgit dans le virage. Elle s'arrêta. Un sergent ouvrit sa vitre et nous interpella, intrigué :

- Qu'est-ce que vous faites là à cette heure ?

Nous rejoignîmes l'auto dans laquelle le policier et son collègue nous observaient d'un air soupçonneux.

- Je répète ma question. Que faites-vous dans ce quartier si tard ?

- Nous visitons le Manoir Perché, répondis-je, en montrant la demeure du doigt.

- Quelle visite ?

Son ton était devenu tranchant.

- Enfin, la visite de la maison hantée, dit Stéphanie, perdant son calme.

L'agent passa sa tête par la portière et prononça doucement, mais en martelant ses mots :

- Arrêtez ces histoires et dites-nous ce que vous faisiez réellement là-haut ?

- Mais, c'est vrai, assurai-je. On a visité le Manoir Perché.

- Il n'y a plus de visites, intervint l'autre. Et cela, depuis des semaines.

Nous restâmes clouées sur place, muettes.

- Le manoir est vide, continua-t-il. Il a été fermé il y a cinq mois. Il n'y a pas eu un seul groupe de tout l'hiver !

Je faillis m'étrangler :

- Comment ?

- Vous avez bien entendu. Et maintenant rentrez chez vous.

Incrédule, je regardai Stéphanie. Puis nous fixâmes notre cher vieux Manoir.

La tourelle se détachait sur le ciel rouge et noir. Tout autour régnaient les ténèbres et le silence.

Brusquement une traînée lumineuse orange apparut. On aurait dit une fumée. Elle filait devant la porte d'entrée. C'était une lanterne.

J'aperçus Otto et Edna aussi transparents qu'une gaze légère. Ils semblaient flotter !

Soudain je compris. Nos guides favoris n'étaient que des fantômes !

Je clignai des yeux, et la lumière s'évanouit...

FIN

Chair de poule®

**LE FANTÔME
DÉCAPITÉ
MUSÉE HANTÉ**

C'est amusant de faire des farces
aux enfants du voisinage!
Mais avec le temps, ça finit par être lassant.
En quête de sensations plus fortes,
Diane et Stéphanie se rendent
au manoir Perché, une maison hantée
transformée en musée. Une nuit,
les deux jeunes filles décident
d'explorer secrètement les pièces
et se retrouvent nez à nez avec...
le fantôme décapité!

À PARTIR DE 9-10 ANS

